Terient Le Jour Le Juin 2017 Le J

Numéro 132 - XIe année

Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III Entretien avec Erri de Luca

Entretien avec Erri de Luca
 Coup de cœur: ode à Paris, ville-monde
 Aux sources de la traduction poétique







VI Lénine: la violence pour accéder au bonheur VII Elena Ferrante: une bouleversante saga VIII. H. A. Sarori et son Arabie malheureuse





Les leçons de la présidentielle

🗖 n proverbe libanais dit que tout ce qui vient de chez les Francs n'est pas forcément bon. C'est d'autant plus vrai que la France a perdu une partie de son rayonnement dans le monde, sans doute à cause de l'invasion anglo-saxonne qui a réduit la zone d'influence de la culture française. Il n'en reste pas moins que, dans de nombreux domaines, la France demeure une référence incontournable. La présidentielle, par exemple, malgré ses couacs, est venue rappeler aux Libanais ce que doit être une démocratie: l'application stricte de la Constitution et le respect des délais constitutionnels, un débat d'idées sur la base de programmes détaillés, une organisation quasi parfaite du scrutin dans un climat paisible et l'élection d'un outsider jeune, n'appartenant pas aux partis traditionnels, capable de constituer en un temps record un gouvernement formé de politiciens de tous bords et de technocrates chevronnés, et respectant parfaitement la parité hommesfemmes. Enfin, contrairement aux États-Unis où le populisme a engendré Trump, la France s'est bien gardée de faire un saut dans l'inconnu, la prestation lamentable de Mme Le Pen lors du face à face télévisé ayant refroidi une bonne partie de son électorat potentiel, tout comme les casseroles de Fillon ont écœuré de nombreux électeurs de droite – preuve que la moralité en politique n'est pas un paramètre négligeable. À titre de comparaison, notre République n'est plus que l'ombre d'elle-même : irrespect total de la Constitution, double auto-prorogation du mandat des députés, absence d'alternance, vacance de la présidence pendant deux ans et demi, incapacité à se mettre d'accord sur une loi électorale, sous-représentation de la femme et des jeunes au Parlement comme au gouvernement, chantages permanents de la part des oligarques, corruption galopante... Nous sommes gouvernés par des ignorants. Or, comme l'affirme si bien Amin Maalouf, « s'accommoder de l'ignorance, c'est renier la démocratie, c'est la réduire à un simulacre »!

ALEXANDRE NAJJAR

Tous les numéros de L'Orient Littéraire sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.

Coordination générale : HIND DARWISH Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR Correction: YVONNE MOURANI

Contributeurs: ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, ANTOINE BOULAD, LAURENT Borderie, Nada Chaoul, Ralph Doumit, Lamia el Saad, Katia Ghosn, William IRIGOYEN, MAYA KHADRA, HENRY LAURENS, ZIAD MAJED, JEAN-CLAUDE PERRIER, IBRAHIM TABET.

E-mail: lorientlitteraire@yahoo.com

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Emmanuel Macron ou la capacité de transgression

Élu président de la République française, Emmanuel Macron a bousculé tous les codes et le traditionnel clivage droite/gauche. Que sait-on de lui? Est-il vraiment «si parfait»? L'Orient littéraire a interrogé Anne Fulda, sa biographe, pour en savoir davantage sur le plus jeune président de la Ve République.

rand reporter au Figaro, Anne Fulda a publié en pleine campagne pour la présidentielle Emmanuel Macron, un jeune homme si parfait dans lequel elle dresse le portrait de celui qui a été élu à la tête de la France et est devenu, à 39 ans, le plus jeune président de la Ve République. Des rencontres nombreuses avec les membres de sa famille et son proche entourage lui ont permis de mieux cerner l'itinéraire de ce véritable météore de la politique française, inconnu encore il y a 5 ans et qui est sorti premier des urnes au premier tour. Un portrait passionnant qui donne à voir d'où vient le prodige.

Il y a une similarité dans la construction intellectuelle ou affective entre Macron et Mitterrand, tous deux adorés par leur grandmère, qui voulaient être écrivains et sont devenus politiques...

Il y a effectivement des similitudes entre l'enfant des Charentes, pétri de culture française traditionnelle, amateur de Chardonne, et celui du Nord qui a aussi grandi le nez plongé dans les livres. Ce sont deux enfants qui, comme le relate d'ailleurs Emmanuel Macron dans son livre Révolution, ont quitté leur province pour aller à l'assaut de la capitale tels des héros de Balzac ou des Stendhal. Tous deux ont été attirés, jeunes, par la religion: Emmanuel Macron s'est fait baptiser à douze ans et a eu une époque mystique. Tous deux, gonflés à bloc par l'amour de leur grand-mère, ont eu tôt la conscience qu'ils auraient un destin singulier. On pourrait dire, comme François Mauriac



écrit à propos de François Mitterrand, qu'Emmanuel Macron « a été cet enfant barrésien souffrant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer sa vie. Il a choisi de tout sacrifier pour cette domination». On trouve en effet chez l'ancien ministre de l'Économie un farouche besoin de liberté, le souci constant de s'affranchir de toute contrainte afin de toujours dominer sa vie.

Après sa grand-mère, son nouveau pivot a été son épouse Brigitte. La singularité du couple a aussi participé à la renommée de l'homme politique.

Sa grand-mère, Germaine Noguès, dite Manette (elle est morte en 2013), et sa femme sont essentielles dans sa construction personnelle. Il a trouvé dans leur regard non seulement l'amour mais aussi l'encouragement, la confiance et une forme d'exigence. Elles ont été l'une et

l'autre, à des époques différentes, ses principales interlocutrices, mais aussi ses émancipatrices, celles qui l'ont révélé à lui-même. Cet amour singulier avec une femme de 24 ans son aînée, cet amour qu'il assume et affiche dans la presse people, est aussi une manière de bâtir sa légende, de prouver que s'il a eu la détermination et le courage d'imposer, malgré les regards de travers et les convenances, ce couple hors du commun, il aura la même détermination pour conquérir et réformer la France. Emmanuel Macron n'est pas seulement un personnage aux semelles de vent. Il peut aussi avoir les pieds sur terre même s'il a probablement insensiblement tracé un parallèle entre sa vie privée et sa vie publique avec, en fil conducteur, une détermination et un souhait de transgression tant dans l'une que dans l'autre.

Vous évoquez son terrible besoin

de séduire. N'est-ce pas cela, plus de son intelligence vive, qui a fait son succès auprès des hommes de pouvoir?

Même ses parents le reconnaissent: depuis toujours, Emmanuel Macron aime parler en public, convaincre, séduire. Cela dit, la séduction, les grands sourires, l'attention aux autres ne suffiraient pas sans l'intelligence et l'esprit de synthèse dont il fait preuve. Mais Macron séduit et abandonne. Il se nourrit de ses rencontres comme une éponge, une sangsue même, disent certains, et poursuit sa route. Certains lui en veulent, d'autres n'arrivent pas à se détacher de lui ni à lui en vouloir.

Quelles sont les failles du personnage?

Chez lui, le désir de convaincre et l'angoisse de déplaire sont inti- EMMANUEL MACRON, UN JEUNE HOMME SI mement liés. C'est comme s'il ne PARFAIT d'Anne Fulda, Plon, 2017, 204 p.

pouvait pas supporter l'idée de découvrir autre chose que l'approbation ou l'assentiment chez son interlocuteur. Comme s'il avait du mal à ne pas retrouver ces regards admiratifs qu'il a presque toujours croisés depuis son enfance. J'ai mis en exergue du livre une phrase qui me semble très révélatrice de ce qu'il est. C'est une phrase qu'il a prononcée, lors d'un meeting, à Toulon, en février 2017, après que ses déclarations sur la colonisation qu'il avait qualifiée de « crime contre l'humanité» eurent provoqué quelques remous. Il lance alors devant une salle à moitié vide (des militants du FN avaient perturbé la réunion) cette phrase très révélatrice: « Parce que je veux être président de la République, je vous ai compris et je vous aime. » Tout y est.

Vous avez rencontré énormément de proches pour écrire ce livre. Pourtant, le lecteur a l'impression que personne ne connaît complètement Macron.

Il est insaisissable, c'est vrai. C'est un mutant, comme le dit drôlement Michel Houellebecq. Quelqu'un qui, derrière une façade affable, aimable et charmeuse, est probablement beaucoup plus dur et déterminé que son physique angélique ne le laisse deviner. Comme le dit sa femme: «Emmanuel a besoin de tout le monde et de personne. On ne rentre jamais dans son périmètre. Il met les gens à distance.»

Au regard de votre connaissance d'Emmanuel Macron, quel président sera-t-il?

S'il retrouve l'audace et la capacité de transgression dont il a su faire preuve lorsqu'il a tenté comme ministre de l'Économie de faire bouger les lignes, il peut faire bouger un système politique français ankylosé depuis des années et permettre une recomposition autour des nouveaux clivages qui traversent aujourd'hui la classe politique française...

> Propos recueillis par LAURENT BORDERIE

<u>Essai</u>

Sykes-Picot: les accords du désaccord

d'Oxford, chercheur associé au King's College de Londres, journaliste, James Barr a publié en Grande-Bretagne A Line in the Sand, un essai qui lui a pris quatre ans de recherches et d'écriture. Une somme consacrée aux accords Sykes-Picot de 1916, à leur processus et à leurs conséquences, jusqu'en 1948. Il en prépare actuellement la suite, qui courra jusqu'à nos jours. Le travail de James Barr a été rendu possible par la déclassification, côté anglais, des archives du MI5 et par la loi «Freedom of Information». L'édition en français du livre, Une Ligne dans le sable, est plus complète encore, enrichie de documents des archives françaises, conservés au Château de Vincennes et à Nantes. Pour L'Orient littéraire, James Barr revient sur cette «sale histoire», comme l'a qualifiée The Times.

Quelle était la situation du Moyen-Orient avant 1916?

Depuis 400 ans et Soliman le Magnifique, c'était un patchwork de provinces appartenant à l'Empire ottoman. Une région agitée, marquée par de nombreuses révoltes comme celle des maronites. Les particularismes et le communautarisme y régnaient déjà. La Syrie, par exemple, n'était pas un pays, mais une notion occidentale. Lawrence d'Arabie, par exemple, qui s'est rendu sur

place, l'avait bien compris. La «question kurde», non plus, ne se posait pas pour les puissances occidentales.

Comment s'est déroulé le processus des accords Sykes-Picot?

Cela a débuté dès 1914, à cause d'un désaccord stratégique entre la France et la Grande-Bretagne. Les Français voulaient avant tout

chasser les Allemands de France et récupérer l'Alsace-Lorraine, tandis que les Anglais étaient partisans de patienter sur le front de l'Ouest et de se tourner vers le front ottoman, pour vaincre les Turcs. Ce qui s'est produit. En 1915, un comité s'est constitué en Grande-Bretagne pour penser l'après-guerre. Mark Sykes, un écrivain-voyageur richissime s'y est vite imposé. Il n'était pas diplomate (d'aucuns, comme Lawrence, le traitèrent d'« amateur »!), contrairement à François-Georges Picot. Sykes, qui s'était rendu en Inde, est revenu par Le Caire, où il a rencontré des diplomates français. C'est ainsi que le Quai d'Orsay a été mis au courant et a fait pression sur le gouvernement pour que des contacts soient entrepris. À cette époque, l'entente cordiale ne marchait pas très bien.



«Ces accords sont devenus le symbole de l'ingérence étrangère!»

> jusqu'au deuxième K de Kirkouk. Cette ligne ne correspondait à aucune réalité géopolitique. L'accord, déjà dépassé et gênant dès sa signature, resta secret, afin de se protéger de la colère des peuples arabes, des opinions nationales anti-impérialistes et de la réaction éventuelle des Américains. C'était un accord «à l'arraché», qui ne réglait pas la question complexe de la Palestine, ni celle du Liban. La question des populations, des tribus, n'intéressait absolument pas les négociateurs. Fayçal, qui s'était fait flouer, a déclaré: « *J'ai une maison sans porte* » : du désert et pas d'accès à la mer. La France obtenait donc mandat sur la Syrie; l'Angleterre sur la Palestine et l'Irak. Puis, à la fin de la guerre, Lloyd George obtint de Clémenceau Jérusalem, et Mossoul, pour son pétrole! Les Français ont séparé le

Que contenaient les fameux accords?

l'accord, n'était pas officiel, fut signé par la France, la Grande-Bretagne et la Russie. Il établissait une ligne de partage théorique du Moyen-Orient entre les deux premières puissances, de-

puis le A de Acre

Le 6 mai 1916,

Liban de la Syrie, afin de protéger les chrétiens dont ils s'étaient institués les protecteurs au Moyen-Orient depuis plusieurs siècles. Les Anglais, eux, qui avaient depuis 1882 le protectorat sur l'Égypte, voulaient protéger le flanc du canal de Suez.

Pourquoi la Société des Nations a-telle accepté les accords?

Parce que la France et la Grande-Bretagne y étaient toutes puissantes.

Les accords contredisaient les assurances données au chérif Hussein par Mac Mahon dans leur correspondance de 1915-1916. Diriezvous que les Britanniques l'ont trahi?

Oui, sciemment. Ils avaient essayé de concilier leurs négociations avec l'accord, promettant que les Arabes jouiraient d'une certaine indépendance dans l'arrière-pays. Mais c'était de la duplicité de la part des Anglais. Être maître du littoral voulait dire être maître de l'arrière-pays.

La promesse Balfour d'un État juif n'était-elle pas aussi en contradiction avec ces accords?

L'accord a laissé la question de la Palestine non résolue. L'encre était à peine sèche sur l'accord (et contrairement à Picot, Sykes n'a signé la carte qu'au crayon!) que Sykes approchait les sionistes pour contourner l'accord. Les Britanniques envisageaient les sionistes comme des obligés reconnaissants qui soutiendraient leurs revendications sur la Palestine.

Diriez-vous que ces accords ont porté les germes des guerres incessantes au Moyen-Orient? Ces accords ne sont-ils pas un bouc émissaire un peu facile?

La façon dont tous les États arabes ont été gouvernés depuis ce moment-là est également responsable de la situation actuelle! Et il faut se rappeler que, à toutes les époques, les grandes puissances du jour - soit les Grecs et les Perses, soit la France et l'Angleterre – se sont toujours affrontées au Moyen-Orient. L'expression «Sykes-Picot» est devenue le symbole de l'ingérence étrangère perpétuelle dans cette région. C'est notamment ce que dit Daech. De l'accord Sykes-Picot est venue la déclaration Balfour, un an plus tard et, de la déclaration, est venu le conflit israélo-palestinien qui continue toujours. Pour comprendre la situation actuelle, les accords Sykes-Picot représentent le début de l'histoire!

> Propos recueillis par JEAN-CLAUDE PERRIER

UNE LIGNE DANS LE SABLE, LE CONFLIT FRANCO-BRITANNIQUE QUI FAÇONNA LE MOYEN-ORIENT de James Barr, traduit de l'anglais par Johan Frederik Hel Guedj, Perrin, 2017, 510 p.

<u>Le point de vue d'Ibrahim Tabet</u>

Vers «l'homo deus»?

Afrique, berceau de l'humanité, qu'apparut l'australopithèque, premier hominidé bipède, il y a environ 4,2 millions d'années. La libération des mains que permet la position debout entraîna à son tour l'accroissement de la taille du cerveau qui distingue l'espèce homo des singes. Il s'est passé autour de 2 millions d'années entre cette apparition et celle de l'homo habilis puis de l'homo erectus qui développèrent les outils de l'âge de pierre. Elle fut suivie par la naissance des . Néandertaliens et enfin, il y deux-cents mille ans, de l'homo sapiens qui représente le stade final de la transformation anatomique de l'espèce.

Notre ancêtre maitrisait déjà des rudiments de langage, il y a environ 70 000 ans. Puis survint, il y a dix mille ans, au néolithique, l'invention de l'agriculture, suivie de celle de l'écriture à Sumer, il y a 5200 ans. On assiste dès lors à une accélération du changement technologique. Il s'écoule par exemple 4900 ans entre l'invention de l'écriture et celle de l'imprimerie (en 1450). Cinq cents ans entre cette dernière et le lancement du premier ordinateur commercial (en 1952), et soixante ans entre celui-ci et celui des Smartphones. Ces progrès se sont accompagnés d'une évolution parallèle des croyances religieuses. C'est par la première tombe que l'homo sapiens se distingue des premiers hominidés. Les rituels de la mort attestés par les objets enterrés autour des corps des défunts témoignaient de l'idée qu'il existait une vie dans l'au-delà. La croyance en l'existence de causes surnaturelles aux événements naturels entraîna l'apparition, au paléolithique, de l'animisme, forme primitive de religiosité sacralisant la nature. De l'animisme des chasseurs-cueilleurs, l'humanité est passée au polythéisme puis, s'agissant des trois religions abrahamiques, au monothéisme. Selon la théorie évolutionniste dominante, chacune de ces grandes phases de l'histoire des religions représente un progrès par rapport à la phase précédente; la pensée religieuse évoluant vers une sophistication et une abstraction plus grande. La question de savoir si le monothéisme constitue un progrès par rapport au polythéisme antique et aux autres croyances reste cependant posée. L'idée de l'unicité de Dieu est certes plus satisfaisante intellectuellement, mais celle du Dieu personnel des trois monothéismes ne l'est pas davantage que celle d'un Absolu impersonnel formulée par l'hindouisme. Et force est de constater que les religions monothéistes n'ont pas toujours représenté une avancée au plan moral. Aujourd'hui encore, la



religions n'échappent pas à la loi du changement. L'idée qu'on se fait de Dieu n'est plus la même aujourd'hui «Il faut qu'hier. Max Weber fait de l'histoire de espérer que la modernité, celle du « désenchantement le nouvel du monde», de la sortie du monde mahomme gique de la religion et de la croyance cloné, irrationnelle dans cyber-nétique et l'action de Dieu dans le monde. La sortie du religieux pourrait finalement asexué ne signifier «la mort de Dieu» enterré présoit pas dépourvu de cœur.» maturément par Nietzsche. À moins que le courant individualiste et éclectique illustré par la

majorité des hommes

vit sous l'influence

de religions non

monothéistes et n'en

prônent pas moins des idéaux éthiques.

fascination de l'Occident pour le bouddhisme ou le vedanta, ne conduise de plus en plus d'individus à se faire une religion à la carte. Ou que la tendance au syncrétisme ne mène dans un lointain avenir à l'avènement d'une religion universelle; laquelle selon Einstein sera une religion cosmique qui devra éviter les assertions dogmatiques réfutées par la science. Ces scénarios excluent l'hypothèse d'une disparition de la religion. L'homme porte en effet en lui une angoisse existentielle que ne pourra jamais satisfaire la science expérimentale. Sur un autre plan, l'idée que l'homme n'est qu'une étape de l'évolution vers un être supérieur formulée par des penseurs comme Nietzsche, Sri Aurobindo, Teilhard de Chardin et Carl Jung est en passe de devenir réalité. Cet « homme augmenté » ne sera cependant pas le produit d'une sélection naturelle. Pour « devenir ce qu'il est », selon les termes de Nietzsche, l'homme prendra le relai de la création de la main de Dieu. La convergence des biotechnologies, du génie génétique et de l'informatique laisse en effet prévoir la naissance d'une post-humanité comptant parmi ses rangs des «homo deus» (titre de l'ouvrage de l'historien israélien Yuval Noah Harari) presque immortels et jouissant d'une capacité intellectuelle infiniment supérieure à la nôtre. On peut se demander dans ces conditions quel sera le sort de nos religions actuelles et quelle place occupera la foi dans un monde de plus en plus « désenchanté ». Il faut espérer que le nouvel homme cloné, cybernétique et asexué décrit par Houellebecq dans Les Particules élémentaires ne soit pas dépourvu de cœur, ce qui signifierait également la mort de la spiritualité, de l'amour et de l'art. Mais il est probable que la post-humanité qui apparaîtra au cours du troisième millénaire aura pour nos religions le même regard que celui que nous jetons aujourd'hui sur les divinités de l'Égypte antique et ses livres sacrés.

<u>Actu BD</u>

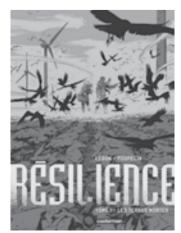
Jean-Paul Eid primé

Figure marquante de la bande dessinée québécoise, Jean-Paul Eid, illustrateur et scénariste né d'un père libanais et d'une mère belge, vient de recevoir avec son co-scénariste Claude Paiement le Grand Prix de la ville de Québec pour l'album La Femme aux cartes postales.



Résilience

Récit d'anticipation écologique, Les Terres mortes, premier volet d'une nouvelle série intitulée Résilience, signée Poupelin et Lebon, nous transporte en 2068. Devenue un vaste désert agricole, l'Europe est dominée par une multinationale hégémonique. Un réseau clandestin entre en résistance...



<u>L'image du mois</u>

Stanley Greene, des vies, une mort



Grozny, Tchétchénie, 1996 © Stanley Greene

ous l'avez peut-être croisé à Beyrouth ces dernières années sans le savoir. Stanley Greene ne passait pas inaperçu avec son béret ou son bandana sur la tête, son look de rocker, ses lunettes de soleil et sa peau sombre. Ce joyeux bonhomme de 68 ans, témoin des nombreux soubresauts de l'histoire contemporaine, est passé de la lumière à l'ombre ce 19 mai.

Afro-américain né aux États-Unis en 1949, il a d'abord, adolescent, milité avec les Black Panthers et contre la guerre du Vietnam. Il s'est ensuite intéressé à la scène punk de San Fransisco dans les années 70 puis a été introduit par Eugène Smith - qui l'a pris sous son aile comme assistant - à la photographie de mode.

Il s'installe enfin à Paris en 1986 et commence, presque tardivement, à travailler dans le photo-journalisme. Sa carrière, dans le domaine, démarre réellement en 1989, à la chute du mur de Berlin. Il se plonge alors dans les nombreux événements qui se succèdent lors de ce tournant majeur de l'histoire contemporaine. Devenu membre de l'agence VU en 1991, il est basé à Moscou dès 1993 et couvre l'actualité pour les grands médias de la presse internationnale. Il sera le témoin privilégié - car de l'intérieur, et seul photographe occidental - du siège de la Maison blanche dans l'ex-capitale soviétique lors de la tentative de faire chuter le président Boris Yeltsin. Deux de ses images seront récompensées par le prix World Press.

Stanley Greene poursuit ses reportages de terrain, en particulier pour le défunt magazine français Globe Hebdo (1993-1994). Il parcourt les conflits de la planète de la fin du XXe et du début du XXIe siècles, dont ceux de la Tchétchénie. Membre fondateur de l'agence Noor, sa carrière a été largement honorée de prix divers.

On retiendra pour notre part cette image fantomatique prise à Grozny en 1996. Dans une friche urbaine enneigée, la trace d'un corps. La mort est récente mais le corps, qui a été trainé, n'est plus là. La neige n'a pas encore recouvert sa trace. Noir et blanc. Présence et absence. Vie et mort.

Alexandre MEDAWAR

DANS LES MONTAGNES OÙ VIVENT LES AIGLES d'Anthony Suau, Stanley Greene et Bernard Cohen, Actes Sud, 1995, 104 p.

BLACK PASSPORT de Stanley Greene, Schilt

publishing, 2009, 288 p. (épuisé)

Bande dessinée

L'amour virevoltant en double

À CAUSE DE LA VIE de Véronique Ovaldé et Joann Sfar, Flammarion, 2017, 160 p.

¬e n'est pas la première fois qu'une publication associe e texte d'un romancier aux dessins d'un auteur de bande dessinée. Joann Sfar lui-même avait joué le jeu en 2014 sur La Promesse de l'aube de Romain Gary, une co-édition Futuropolis-Gallimard.

Mais l'expérience que proposent les éditions Flammarion avec À cause de la vie, en couplant le même Sfar à la romancière Véronique Ovaldé, est quelque peu différente. Il est cette fois question, dès l'origine, d'un travail de collaboration, dans laquelle s'alternent des pages de textes et, non pas des illustrations, mais des planches de bande dessinée. Les narrations écrites et dessinées se suivent, se chevauchent, se complètent ou se répètent, se répondent ou se contredisent au fil des chapitres de ce quasi-huis-clos qui met en scène une amourette entre deux enfants voisins.

Nathalie est une fille bien solitaire, mais qui sait s'inventer des histoires. Celle d'un prince charmant, par exemple, gentleman ou américain (et pourquoi pas les deux à la fois), qui viendrait l'emmener loin. Quel n'est donc pas sa surprise lorsqu'elle développe des sentiments pour le garçon le moins à même de la faire voyager: son voisin du dessus! Eugène, lui, est bègue. Il évite autant

Auteur

2 Fred Vargas

5 Marc Levy

10 Noha Baz

Katarina Mazetti

Emmanuel Macron

Guillaume Musso

M. Aoun et D. Sadek

lan Mc Ewan

9 M. Abboud-Wazir

4 Rodrigue el-Houeiss



qu'il le peut de parler et, s'il sonne à la porte de Nathalie, ce n'est que par extrême nécessité: il a besoin d'une pompe à bicyclette. Nathalie et Eugène, habitués à leurs bulles, choisiront de communiquer désormais par messages écrits, glissés aux quatre coins de leur immeuble: des messages succincts (mais bien suffisants, puisqu'ils se comprennent à demi-mots) en forme de défis lancés pour prouver leur amour.

Sans doute amusée par ce ping-pong



narratif avec Joann Sfar, l'écriture d'Ovaldé est plus facétieuse que jamais. Chaque phrase semble un jeu, un clin d'œil, chaque nom de personnage (souvent à rallonge) un programme en soi. Les phrases sont si dansantes qu'on aimerait les écouter, plutôt que de les lire. À coup de parenthèses drolatiques, de virgules qui sonnent comme des apartés, le lecteur est pris dans un déferlement effréné de mots. Gare à qui aura lâché l'attention quelques paragraphes.

L'exercice est par ailleurs taillé pour Joann Sfar. S'il est en ce bas monde un auteur qui revendique sa liberté, c'est bien lui. Or voilà justement que dans ce duo qu'il compose avec Véronique Ovaldé, son rôle est sans contrainte. Le texte pouvant se suffire à lui-même, les ajouts, les redites, les moments à présenter ou re-présenter en bande dessinée sont livrés à son entière convenance. Mieux: le texte étant riche en descriptions, jusqu'à l'abondance, Joann Sfar est plus que jamais libre de n'en retenir que ce qui lui parle. Au fond, personne ne viendra réclamer de lui le chainon manquant entre les paragraphes déjà parfaitement huilés d'Ovaldé, ni le détail du décor qui manquerait à la compréhension des scènes.

Un livre rafraîchissant dans les pages duquel le plaisir joueur des deux auteurs est palpable.

RALPH DOUMIT

L'Orient des Livres

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

LA RECETTE D'OÙ JE VIENS

eilleures ventes au mois a la librairie Antoine	
Titre	Éditions
PETITES HISTOIRES POUR FUTURS ET EX-DIVORCÉS	Gaïa
QUAND SORT LA RECLUSE	Viviane Hamy
RÉVOLUTION	XO
RAYMOND EDDÉ, OU UNE CERTAINE IDÉE DU LIBAN	L'Harmattan
LA DERNIÈRE DES STANFIELD	Robert Laffont
UN APPARTEMENT À PARIS	XO
DANS UNE COQUE DE NOIX	Gallimard
CE QUE JE CROIS	Fondation Michel Aoun
HUIS-CLOS AVEC BACHAR AL-ASSAD	Erick Bonnier

<u>Agenda</u>

Le prix Michel Zaccour 2017 Le prix Michel Zaccour 2017 qui récompense chaque année un essai ayant trait au Liban sera remis au professeur Samir Khalaf à la Villa Audi le 19 juin 2017.

Braderie du livre 2017

.

Organisée par le Syndicat des importateurs de livres au Liban, la Braderie du livre se tiendra du 1er au 4 juin au Campus de l'innovation et des sports de l'USJ. Une excellente occasion pour acquérir des livres à petits prix!

Le Festival Étonnants voyageurs

Le Festival Étonnants voyageurs se tiendra à Saint-Malo du 3 au 5 juin 2017. De nombreux écrivains seront au rendez-vous comme Hubert Haddad, Gilles Lapouge, Yann Moix, Ahmed Saadawi, Fawzia Zouari, Yann Queffélec, Erik Orsenna, Russell Banks, Tahar Ben Jelloun, Kamel Daoud, Laurent Gaudé, Dany Laferrière et notre compatriote Michèle Standjofski, auteur de l'album Toutes les mers.

<u>Actualité</u>

Françoise Nyssen ministre de la Culture



Emmanuel Macron ne pouvait pas mieux choisir: Françoise Nyssen, présidente du directoire des éditions Actes Sud, vient d'être nommée ministre de la Culture. C'est la première fois qu'un éditeur occupe ce poste en France.

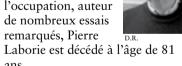
Petite pépite à l'honneur

L'album pour enfants Petite pépite de Nada Matta (éditions MeMo) vient de



recevoir le Prix des Sorcières 2017. Une distinction bien méritée pour un livre bouleversant, agrémenté de belles illustrations, qui nous parle de la différence et de l'acceptation de l'autre.

Pierre Laborie Historien spécialiste de l'opinion publique pendant l'occupation, auteur de nombreux essais remarqués, Pierre



Francophonie Le Liban aux Jeux de la

francophonie 2017 Les 8^e Jeux de la francophonie se

tiendront du 21 au 30 juillet 2017 à Abidjan. La délégation libanaise comptera plusieurs sportifs et artistes dont Karim Dahdah qui représentera le pays du Cèdre dans la discipline Littérature.

Romy Batrouni lauréate

.

du prix Stéphane Hessel Avocate au barreau de Beyrouth, déjà lauréate du concours de plaidoiries Louis

Delamare



vient de remporter le prix Stéphane Hessel de la Jeune écriture francophone 2017, décerné au Sénat par RFI et l'Alliance francophone, pour La Ville espoir, une nouvelle qui évoque Beyrouth et le désir de changement de la jeunesse libanaise de l'après-guerre. Un talent à suivre!

rri de Luca (né Henry de Luca) est un écri-vain, poète et traduc-teur italien. Né en 1950 à Naples dans un milieu d'origine bourgeoise, il rompt avec sa famille en 1968, devient ouvrier, multiplie les métiers manuels et embrasse le mouvement d'extrême-gauche, Lotta Continua, dont il sera l'un des piliers. Bien qu'il ait commencé à écrire à l'âge de vingt ans, son premier livre Une fois, un jour ne paraît qu'en 1989. Il obtient le prix Femina en 2002 pour Montedidio et le prix européen de littérature ainsi que le prix Ulysse pour l'ensemble de son œuvre en 2013. En 2015, il a été poursuivi en justice pour avoir soutenu le mouvement qui s'oppose à la construction de la ligne TGV Lyon-Turin et avoir appelé au sabotage du chantier. Il a finalement été relaxé. Bien qu'il se dise non-croyant, il lit quotidiennement la Bible et a appris l'hébreu ancien pour pouvoir lire et traduire les textes sacrés. C'est aussi un passionné d'alpinisme, sujet qui revient fréquemment sous sa plume. Il vit aujourd'hui en ermite dans la campagne romaine. Nous avons rencontré à Paris cet écrivain prolixe, singulier et plein de ferveur, à l'occasion de la sortie de son dernier roman La Nature exposée et d'un opuscule dans lequel il revient

Vous dites souvent de vous-même que vous êtes un raconteur d'histoires recueillies ici ou là, un réceptacle où les histoires se posent. Dans la préface de votre dernier roman, vous écrivez qu'il «vient d'une écoute ».

sur les poursuites judiciaires dont il

a fait l'objet, La Parole contraire,

tout deux parus chez Gallimard.

L'occasion d'écouter une parole

incroyablement concentrée, et d'y

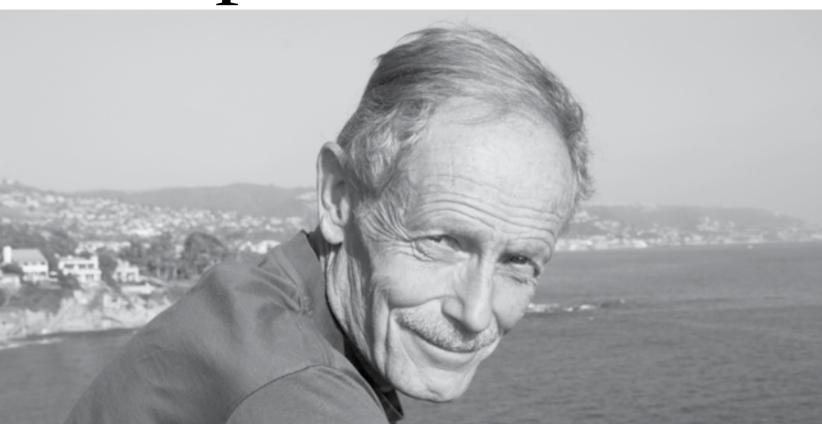
cueillir quelques pépites.

Oui, j'ai en effet une prédisposition à l'écoute; plutôt que parler, je préfère écouter et dès que je ne suis plus en position traduction d'être interrogé et de prendre la parole, je me mets à l'écoute. Cela me vient sans expérience physique doute de mon enfance napolitaine: à Naples, les murs ne sont pas bien épais et les histoires passent en mots.» à travers les murs. Je

acoustique, constitué depuis l'enfance par toutes les histoires drôles ou tragiques que les femmes se racontaient, sans censure puisque les enfants n'étaient pas là pour les entendre. Leurs récits mais surtout leurs tons de voix s'imprimaient en moi. C'est fondamental, les tons de voix, surtout s'agissant des femmes de Naples. Leurs voix composent comme un orchestre où toutes les tonalités s'additionnent et se répondent. C'est comme ca que j'ai appris à écouter et l'écoute est quelque chose de très intense pour moi qui se transmet ensuite aux autres sens; c'est à travers l'ouïe

dispose ainsi d'un beau matériel

Erri de Luca, l'expérience du corps et du sacré



«Mon

est la

d'une

écriture

que je peux toucher, voir, goûter, et accéder à l'arbre de la connaissance, et non pas à travers le goût d'un fruit comme Adam et Eve dans le récit biblique.

Vous faites donc un lien entre votre capacité d'écoute et votre désir d'écrire.

Oui, un lien très étroit. Mes histoires passent d'abord par une connaissance physique, traversent d'abord mon corps. Je dois avoir une connaissance physique d'une histoire pour pouvoir la transmettre.

C'est un passage obligé. Je n'ai pas d'imagination ou de fantaisie abstraite. Mon écriture est la traduction d'une expérience physique en mots.

Vous parlez d'histoires recueillies, mais la veine autobiographique est très présente dans votre

Oui, bien sûr, mais le

processus est le même, c'est-à-dire le passage obligé par l'expérience physique. J'ai la chance de me souvenir de quelque chose et pour exprimer ma gratitude, ma reconnaissance à l'égard de ce souvenir, je l'écris. Je l'écris pour le faire durer. Mais je l'écris via un moi narrateur qui est en train de dire, qui transcrit ce que j'écoute. C'est pour cela que mes phrases sont courtes, leur rythme correspond à la respiration du moi narrateur, elles s'arrêtent quand ce dernier reprend son souffle. Et quand il y a du blanc sur la page, c'est parce qu'il a fait une pause pour prendre un café ou se pencher par la fenêtre.

Dans votre dernier roman, l'expérience du sacré est au cœur du récit, et pourtant vous êtes athée.

Non, je ne suis pas athée, je suis non-croyant. Le non-croyant est quelqu'un qui exclut l'expérience de la divinité de sa vie personnelle mais pas de celle des autres; alors que l'athée l'exclut totalement, il nie cette relation avec la divinité et considère qu'elle est impossible. Je ne parlerai pas non plus, pour ce qui me concerne, de spiritualité, mais d'une expérience physique des effets du sacré. L'illustration la plus claire en est que, pendant toute ma vie d'ouvrier, je me suis levé très tôt pour lire la Bible. Je souhaitais prendre un moment pour moi, avant de perdre toute mon énergie dans le travail et de rentrer chez moi complètement vidé. C'est cela le sacré pour moi, cette petite demiheure enlevée au sommeil et que je me donnais à moi-même, comme un rachat du temps que je gaspillais en vendant ma force de travail. Le sacré est donc cette gratitude en moi pour ce temps sauvé; j'en sais gré à l'hébreu ancien d'avoir sauvé mes

D'où vous est venu le désir de cette

En lisant la Bible dans la version italienne, je me suis aperçu qu'il y avait là quelque chose qui n'avait rien à voir avec la littérature. C'était la parole d'une divinité, une divinité apparue en Méditerranée après toutes les autres, et qui se manifestait physiquement par une voix s'adressant à un peuple. Il ne s'agissait pas pour cette divinité de communiquer; l'outil de la parole lui servait à faire advenir le monde. Quand la voix disait « Que la lumière soit », elle faisait advenir la lumière. Les mots

ne sont plus ici un outil de communication; ils sont un instrument de création, un outil de production du réel. C'est là la raison de l'attraction sur moi de ce texte qui correspond au sommet de l'efficacité et de la puissance de la parole. Alors que je me sens comme un résident dans le vocabulaire de la langue italienne, avec ce texte biblique, je me sens au bas d'un sommet qu'il est possible de rejoindre grâce à la parole. On se demande parfois dans quelle langue Dieu a parlé à son peuple. On ne peut répondre à cette question, mais la version écrite de la voix de la divinité est l'hébreu ancien, d'où mon désir d'apprendre cette langue.

Et cet apprentissage a t-il modifié votre rapport à la langue, à l'italien qui est votre langue d'écriture?

Non, parce que mon moi lecteur et mon moi écrivain ne communiquent pas. Quand je lis, je suis entièrement lecteur, je ne suis pas le collègue de l'écrivain. J'ai beaucoup de bonheurs de lecture, mais je n'ai pas de maîtres en écriture.

Vous écrivez « Quand j'écris, je parviens même à comprendre quelque chose» et vous vous comparez à un moine qui recopie un manuscrit.

Pour moi, écrire c'est recopier la réalité mais sans réussir à me tenir dans l'acte de recopier. Parce que quand je commence à écrire une histoire, il m'arrive toujours des ramifications, des divagations, des suggestions, des souvenirs qui font comme une foule autour de moi, foule dans laquelle je bouge, sachant que je perds la majorité de ces présences, de ces suggestions, et que j'en garde seulement un reste. Par ailleurs, quand la divinité dit « Que la lumière soit », on peut imaginer qu'en réalité, la lumière existe déjà, qu'elle est déjà là. Mais la parole de la divinité la rend manifeste, visible, les mots servent à éclaircir une réalité qui autrement resterait floue. Ce serait comme porter des lunettes: la réalité existe déjà auparavant, mais elle est floue; grâce aux lunettes, l'image devient nette, évidente. Ainsi les paroles éclaircissent la réalité, lui donnent une haute définition, c'est cela leur fonction. Voilà en quoi on peut dire qu'écrire aide à comprendre.

le beau portrait d'un « étranger » qui revient «On a à son lieu d'origine

Dans votre roman, vous dessinez

parfois la

chance de

rencontre

entre un

livre et

vie.»

sa propre

vivre la

Je me suis inspiré d'une phrase du Coran qui dit que la patrie est sous les pieds d'une mère. Comme il n'a plus sa mère, sa patrie est dans la prière et il

y revient cinq fois par

et cesse d'être exilé

quand il prie.

Parlons à présent de La Parole contraire. Qu'est-ce que c'est pour vous exactement «la parole contraire »?

C'est celle qui contredit la version officielle, qui la démentit. Prenons un exemple, concernant la ligne TGV Lyon-Turin. On parle de TGV, de «grande vitesse». Or le creusement du tunnel avec toutes les atteintes à l'environnement qu'il entraîne, apporte à peine trois quart d'heure de diminution du temps de parcours. Il faudrait donc parler de « modeste accélération » plutôt que de grande vitesse.

La lecture d'Hommage à la Catalogne de Georges Orwell a fait de vous un anarchiste, dites-vous.

Oui, j'avais seize ans, et cette lecture a été une sorte de rendez-vous. On a parfois la chance de vivre la rencontre entre un livre et sa propre vie. Mes sentiments politiques existaient sans doute déjà, mais de façon diffuse, je n'avais pas les mots pour les faire advenir. Donc je me suis engagé dans la vie politique à partir de là.

Est-ce en lien avec le sentiment d'injustice, qui revient souvent dans vos romans? Le thème de la justice vous est cher.

La première objection qu'un petit gamin fait c'est: «ce n'est pas juste ». Donc il sait ce qui est juste. Il ne dit pas: « ce n'est pas bien », ou «ce n'est pas beau». Or ce gamin ne possède pas de code préalable, relatif à la justice; il éprouve un sentiment qui a à voir avec l'égalité. C'est le sentiment qui fonde la citoyenneté. La constitution italienne est toute entière animée par l'objectif de restauration de la justice sociale. Elle a été écrite non par des juristes mais par des personnes qui avaient purgé vingt ans de fascisme dans l'exil, la prison, les persécutions et qui avaient une connaissance précise, un sentiment précis de la justice.

«J'accepte volontiers une condamnation pénale, mais pas une réduction de vocabulaire», ditesvous. Peut-on revenir là-dessus, puisqu'au cœur de votre condamnation, il y a en effet un mot, un mot controversé?

Lorsque j'évoque cette réduction du vocabulaire, je fais référence à une chose précise: on a voulu m'empêcher d'utiliser certains mots, ce qui revient très précisément à exercer

contre moi une censure. Le verbe «saboter» appartient à une noble tradition ouvrière; il se réfère au geste des ouvriers du textile lyonnais qui ont jeté leurs sabots dans les machines, ces machines dont la mise en service avait provoqué le licenciement de leurs collègues. Il s'agissait donc d'un geste de solidarité et de fraternité, et ces ouvriers couraient le risque de perdre eux aussi leur travail. On a incriminé ce mot, on a voulu me l'ôter de

la bouche. «Saboter» est devenu un mot criminel. Je l'ai répété pendant des années, toutes les années qu'a duré mon procès, parce que si ce mot était criminel, j'étais un criminel convaincu.

> Propos recueillis par Georgia MAKHLOUF

LA NATURE EXPOSÉE d'Erri de Luca, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2017, 176 p.

LA PAROLE CONTRAIRE d'Erri de Luca, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2017, 120 p.

FIGURES MUSICALES DU LIBAN de Zeina Saleh Kayali, Geuthner, 2016: BECHARA EL-KHOURY, 148 p. NAJI HAKIM, 144 p. ZAD MOULTAKA, 136 p. GABRIEL YARED, 174 p.

oursuivant son engagement en faveur de la reconnaissance du patrimoine musical libanais, Zeina Saleh Kayali nous propose à présent les quatre premiers volumes d'une collection originale intitulée «Figures musicales du Liban», consacrés à Bechara el-Khoury, Naji Hakim, Moultaka et Gabriel Yared.

Il faut saluer la parution de ce « quatuor » pour de multiples raisons. C'est une première, qui n'aurait pas été possible sans l'opiniâtreté de Myra Prince qui préside aux destinées des éditions Geuthner. Travaillant de façon étroite avec l'auteur, elles ont accompagné chacun des ouvrages d'une clé USB qui contient des enregistrements rares sinon introuvables et de grande qualité; et c'est avec un immense plaisir que le lecteur peut simultanément suivre

Biographies Figures musicales du Liban

l'itinéraire du compositeur et écouter quelques-unes de ses créations. Qu'il s'agisse de L'Ouverture libanaise de Naji Hakim superbement interprétée par Nicolas Chevereau au piano, des chansons de Françoise Hardy ou des musiques créées à des fins publicitaires par le génial touche-àtout Gabriel Yared, des Ruines de Beyrouth, sombre et somptueuse symphonie de Bechara el-Khoury ou des si singulières pièces de Zajal de Zad Moultaka interprétées par sa complice Fadia Tomb el-Hage, on est complètement sous le charme, avec le sentiment d'être face à des morceaux d'anthologie. Un vrai bonheur!

Car ce qui s'invente ici, ce sont des biographies musicales où les événements de la vie des compositeurs sont lus à travers le prisme de ce qu'ils révèlent de leur goût inné pour la musique, de leur talent précoce, de la naissance de leur vocation, et des accidents de parcours qui ont retardé ou à l'inverse hâté leur prise de conscience et leur engagement. Car c'est bien









d'engagement qu'il s'agit, et de foi, et de persévérance, et de doute et de traversées du désert parfois, tant il est vrai que pour ces quatre remarquables musiciens, rien n'a été donné facilement, chaque création a été une lutte, une conquête parfois douloureuse, mais aussi un bonheur et une certitude consolidée jour après jour.

On s'attachera ainsi à suivre leurs itinéraires, jamais linéaires et où les «hasards» ne sont jamais des hasards mais des portes qu'on a su ouvrir ou au contraire refermer. Leurs multiples sources d'inspiration sont évoquées ainsi que leurs maîtres, musiciens et/ou pédagogues, personnalités d'une haute densité intellectuelle ou spirituelle. Gabriel Yared évoque ainsi sa « ravelite aigüe », contractée à l'âge de 15 ans et qui se manifeste par un amour inconditionnel pour tout ce qui touche à Maurice Ravel. Pour Naji Hakim, c'est Olivier Messiaen qui aura beaucoup compté. Hakim lui succède comme organiste titulaire à l'église de la Trinité et crée une œuvre qui

fera date: Le Tombeau d'Olivier Messiaen. L'éditeur Gérald Hugon joue un rôle déterminant dans le parcours de Bechara el-Khoury. Il découvre, en écoutant sa musique, qu'il existe d'autres régions de la terre, « hors de notre petite Europe occidentale, où existent des musiciens intéressants». Zad Moultaka aborde, plus que les autres, ses périodes de doute et de souffrance; elles sont pour lui des «leçons de vie». Ses rencontres avec Catherine Peillon qui dirige un label et devient sa conseillère artistique et avec Fadia Tomb el-Hage qui sera son inspiratrice et interprète privilégiée, sont les moments-clés de sa carrière. Mais c'est certainement la naissance de ses œuvres qui engagent un véritable dialogue musical entre Orient et Occident qui sont les chapitres les plus émouvants de l'ouvrage qui lui est consacré. La « question d'Orient » est d'ailleurs l'un des fils rouges de ces biographies, l'auteur s'attachant à repérer pour chacun des musiciens les influences mêlées des différents courants et héritages musicaux, orientaux et occidentaux.

GEORGIA MAKHLOUF

L'amour et le manque qui restent Poème d'ici

Art de la commémoration, Etc. cache bien son jeu. Entre intention et intuition, entre inventivité stylistique et érudition, progressent obstinément, dans la clarté matinale d'un immuable été, les motifs intimes de Chambaz.

ETC. de Bernard Chambaz, Flammarion, 2016,

a présentation faite sur la quatrième de couverture par l'éditeur mentionne « cinq séquences autonomes mais qui se font écho et déclinent leurs variations, dans la lumière mélancolique d'un seul et même automne ». À la lecture, c'est dans l'éclat d'un été, tôt le matin, que les poèmes réunis par Bernard Chambaz dans Etc. habitent l'espace. La mélancolie s'amenuise et c'est justement là tout le talent de Chambaz: témoigner de la coexistence de la vie et de la mort, faire que la tristesse et la joie soient également possibles par le mystère de la poésie et de la capacité d'aimer.

« (...) L'amour/ est tout sauf un vain

« (...) La poésie est là/ d'avoir été comme d'êtrel ce qui nous tient à cœur commel ce qu'on s'apprête à perdre et qui brille/ encore tellement/pourtant».

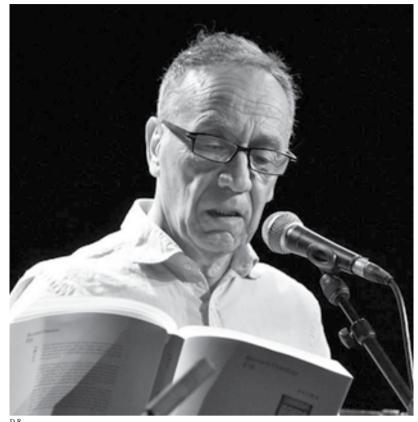
Etc. s'inaugure à partir d'une relecture, incluant expérimentations, démonstrations et analyses vivantes, de la locution adverbiale « Et cetera». Chambaz nous signifierait que le poème, qu'il prétende à la sobriété ou à toute sorte d'exhaustivité, dira toujours «l'amenuisement des lettres et du temps », le manque inéluctable qui reste, l'absence qui se fait continuelle présence.

«Et cetera desunt – et ce qui reste manque/ ce - [les choses]/ disent les dictionnaires/ mais encore d'avantage les êtres/ disparus/ en singulière disparition/ à tout jamais/ - beaucoup au premier tiers de juillet -/ l'été -/ par un soleil éclatant »

Etc. est un condensé de moments puisés dans l'existence, ou à l'approche de la mort, ou encore dans la mort d'êtres disparus. Sources d'inspiration et d'attachement pour le poète, ils sont le fils chéri Martinpêcheur, Mathieu Bénézet l'ami, Verlaine, Desnos et Du Bellay.

« du balai – en toute chose/ abolir/ bazarder/ déblayer/ éclaircir/ remercier/ vider les lieux/ qu'il s'agisse de partir/ (...) en ancien français balayer a deux sens/ 'flotter au vent'/ est le second (...) »

« et lui – Du Bellay lassé de la mer/ lie de vin du ciel violet/ (...) lassé en un mot de Rome/ rincé/ désireux de



rentrer chez lui/ (...) retrouver son murmurant ruisseau/ et le petit crachin/ qui rime avec Joachim»

Etc. ravive le souvenir de «poètes du bon vieux temps, les comprendre enfin du dedans »: Nerval, Baudelaire, Laforgue, Van Gogh, Ronsard, Mallarmé, Cummings, Deguy, Emily Dickens, Keats, Kerouac, pour ne citer que ceuxlà. Il y a aussi les vivants: l'amoureuse aux yeux verts, l'océan, les fleurs, les USA, l'Italie et la langue française en ses traités et ses émois. Les êtres disparus, pour certains enterrés dans la solitude, l'oubli ou

l'anonymat, retrouvent leurs couleurs: « Un deux un deux - ainsi/ les morts sont en viel depuis l'âgel du bronze et les haches en silex -/ ils cueillent des myrtilles dans les montagnes/ noires – à toute vitesse – les mains/ et les lèvres bleues - (...) » Et les vivants tentent de renouer avec ce qu'il faut « afin de mettre un pied devant l'autre et recommencer».

Les poèmes sont, dans Etc., graciles et légers ce qui n'empêche en rien leur extrême densité intellectuelle, historique et émotionnelle. Singuliers et ne se prenant jamais trop au sérieux, ils sont à l'image

d'un enfant faisant l'école buissonnière à coups de jeux de style et de mots tout en maitrisant une belle érudition et une attention intense aux choses. Cet assemblage déroule au fil de sa prose poétique et de son vers libre, maints récits et procédés stylistiques, et révèle que le deuil peut effleurer un état de grâce.

« Ceterum [adverbialement]: les restes/ ce qui reste le temps / résidu d'avenir/ l'horizon dessoudé et ainsi de suite/ étoiles finitude ni murmure de tilleuls/ mais que faire/ de ces tilleuls sinon les poser/ au bord de l'eau/ pour que tu puisses trouver de l'ombre/ et y défaire tes

La disparition, celle advenue et celle déjà en devenir, est, dans l'univers de Chambaz, un fruit sans âge, resté frais, nourri patiemment à la rosée rare de matins d'été. Un citron vert aux apparitions de parfum dans les brûlures acidulées. La couverture d'Etc. porte ce vert mâtiné de lumière, tout comme ses poèmes prenant racine dans le cœur et la mémoire, pour se déployer à ciel ouvert. Etc. est un recueil exigeant et ne se livre pas aisément. Une fois son âme libérée et le poème apprivoisé, la disparition prend vie dans le rayonnement aimant du souvenir.

«À force d'y revenir/ – à Ivry –/ par esprit de finesse et de géométrie/ y - c'est au cimetyère/ avec les yfs les ciprès/ la litanie des dates sur les tombes/ malgré qu'on a changé/ de division -/ revenus poser hyer une grosse boule verte/ de bruière »

RITTA BADDOURA

DE SAMIRA Negrouche



oète, dramaturge et auteure d'expression française née L à Alger en 1980, Samira Negrouche est également médecin. Elle a publié plusieurs recueils de poésie dont Cabinet secret (Color Gang, 2007), Quand l'amandier refleurira (L'Amandier, 2012) et Six arbres de fortune autour de ma baignoire (Mazette, 2017). Negrouche consacre une partie de son temps à la traduction de la poésie arabe contemporaine vers le français et l'anglais. Elle présente régulièrement des lectures-performances à l'international en collaboration avec des artistes plasticiens, vidéastes ou chanteurs. Sa poésie a été traduite en italien, anglais, espagnol, bulgare et grec.

Café sans sucre

Il y a des pages sans écriture qui vous traversent au bout de la nuit celles qu'un éditeur n'attend pas et qui sont le chemin vers un livre imaginaire que vous regardez s'éloigner à mesure que le temps passe vous préférez penser qu'il est à jamais dans la mémoire morte de l'ordinateur.

J'aime boire le café avec un nuage de crème faux j'aime le café sans rien sans sucre je n'aime que le nuage brumeux de l'aube que je surprends avant le sommeil il se glisse et comble silencieusement les creux des collines j'aime ce filet de crème sur lequel je traverse du sein au téton.

Elle m'a servi une eau douteuse dans un bol couleur de terre elle dit j'ai écrit un roman mais la disquette ne marche plus elle dit regarde mon champ d'oliviers j'ai toujours rêvé d'avoir un verger je descends les trois marches je regarde au loin quelques mauvaises herbes incendiées par le soleil un citronnier bétonné comme un pilier aveugle je dis il est beau ton champ d'oliviers change de marque de disquettes.

(...) Rue Didouche Mourad minuit trente-cinq les deux hommes avancent ils disent on va marcher jusqu'au bout jusqu'à devenir petits jusqu'au vingt troisième siècle je dis les poètes sont des fous et heureusement que ces deux-là existent nous iront disent-ils à dos de chameau jusque dans le désert en attendant je dois traduire donner corps à des virages qui me sont empruntés.

Extrait de dans le privilège du soleil ET DU VENT de Samira Negrouche, Le Passe du

Roman

Retour dans le futur

Youssef Germanos est un auteur libanais qui a osé aller à l'encontre du roman classique en nous livrant dans Petites morts à Beyrouth l'histoire de Christian, ce héros descendant d'une lignée d'anti-héros défaitistes, qui ne saisit pas dans l'anse de sa main uniquement son présent, mais aussi son passé.

PETITES MORTS À BEYROUTH de Youssef Germanos, Tamyras, 2017, 292 p.

a trame s'enclenche en 2058, à Paris. Christian K., personnage central du roman, ignore son passé, sa saga et ses origines tiennent à un fil ténu; celui de quelques mezzés, de vagues racontars et de souvenirs d'une ville cosmopolite dont il n'a jamais foulé le sol: Beyrouth. Youssef Germanos a le mérite d'inscrire son roman dans une optique de science-fiction pour mieux cerner le côté absurde de la guerre, pour tirer au clair le mystère de son existence, pour apporter du baume aussi à sa blessure originelle. Dans un «Centre de Rétrovision », ce personnage est cloué devant deux écrans: celui de droite qui diffuse des images de la guerre civile et celui de gauche où défilent des images de la première décennie des années 2000. L'écran

de droite est traversé par des scènes sanglantes de torture et révèle l'histoire tragique de la grand-mère de Christian qui meurt d'affliction et d'humiliation... Humiliation écopée comme un poignard planté dans son cœur à cause de son fils, Jawad, qui la traitait de pute. L'écran de gauche montre Jawad, jeune alcoolique à la vision schopenhauerienne de la vie et géniteur du narrateur. Christian cherche à démêler le mystère lié à sa naissance. Son père avait-il envie de lui ou rejetait-il sa naissance au point de se suicider en précipitant sciemment sa voiture dans un ravin tel qu'il l'a prédit dans un de ses obscurs poèmes prémonitoires: «Si jamais par erreur après une bouteille/ un gamète de moi rencontrait un ovule/ je cèderai ma place et quitterai la vie/en projetant mon corps au-dessus d'un ravin. » La chronologie inversée dans le roman de Y. Germanos sous-tend le questionnement sur la filiation.



C'en est même le fil d'Ariane. Le narrateur s'engouffre dans le passé de ses parents et se livre à l'exercice déjanté du voyeurisme. En assistant à la scène d'amour où il aurait été conçu, il se trouve à l'affût du moindre détail donnant de la légitimité à son existence étiolée. le biais des nombreux soliloques : qui scandent le roman est une véritable tribune où les prouesses de style sont légion. Il biffe des mots, charcute des chapitres, fait taire ses pensées et marque capricieusement une coupure au beau milieu du roman, un peu à la manière d'Echenoz dans son opus Au Piano où le rythme de la trame narrative obéit aux fantaisies du narrateur.

Sa psychologie qui transparaît par :

L'histoire de Christian est celle de tout Libanais aux prises avec une crise identitaire et existentielle. L'auteur dans son roman aurait failli nous convaincre du sort malheureux qui poursuit tout Libanais même en 2058! Sauf qu'au dernier chapitre, le roman finit magistralement sur un message universel, celui de l'amour salvateur.

et pour Khadi Hane qui est séné-

galais, Paris est un «grouillement

de peaux ethniques», de «non-so-

lubles ». Le premier investit alors le

cimetière du Père Lachaise à par-

tir de l'histoire duquel il «com-

prend le processus de construction

de la nation », tandis que le second

s'étonne de l'absence des «belles

MAYA KHADRA: Vent, 2007

Coup de cœur

Ode à Paris, ville-monde

PARIS, LUMIÈRES ÉTRANGÈRES, présenté par Élisabeth Lesne, Magellan & Cie, mars 2017, 222 p.

e projet de cet ouvrage généreux et pertinent tombe à point nommé. Au moment où soufflent sur le monde des vents mauvais et putrides qui prônent la xénophobie, le repliement sur soi; au moment où des dirigeants, souffleurs sur les tisons de la haine, élèvent des murs et ferment des frontières humaines, publier Paris, lumières étrangères pose un acte militant intelligent; un geste à cœur ouvert, salubre et salutaire.

Vingt écrivain(e)s originaires de vingt pays différents - du Sénégal à l'Île Maurice en passant par le Liban; de Cuba à l'Estonie en passant par la Turquie; de l'Algérie à l'Inde et au Japon en passant par l'Iran... – 7 hommes et 13 femmes, tous résidant dans la ville lumière, racontent cette ville monde. Et c'est

fascinant de leur emboîter le pas, de les suivre dans leurs pérégrinations à travers les larges avenues, les rues secrètes et les venelles poétiques; et c'est magique de les écouter chanter les lieux privilégiés de leur Paris à eux! Et cette multiplicité d'approches, de sensibilités et d'angles de vue sur une même cité est un véritable hymne à la diversité humaine. Ces vingt récits, fictifs ou réels, témoignages ou rêves éveillés, constituent ainsi un chant amoureux, un cinglant démenti aux fauteurs de troubles qui souhaitent nous verrouiller derrière des carcans étanches.

Pour Bernardo Toro, le Chilien, « Paris n'est pas une ville, mais une dimension de l'être».

Ce qui enchante Edouardo Manet, le Cubain, «ce sont les rues étroites aux noms parfois surréalistes: Rue du chat-qui-pêche, rue Serpente...».

Katrina Kalda, l'Estonienne, a ce

mot sublime: « À Paris, si on ne fait pas attention, on se met vite à marcher dans un livre.»

Pour la Russe, Luba Jurgenson, « Paris est un théâtre où l'on porte des masques différents à des moments différents, un carnaval permanent ».

Sonia Ristic, l'ex-Yougoslave, est paradoxalement «éblouie » par une chambre de bonnes à Paris! Son récit dresse en quelque sorte l'inventaire de toutes celles où elle aura vécu avant «d'apprivoiser» cette ville; trois ans seront nécessaires « pour l'aimer vraiment »!

Si Arezki Metref qui est algérien avoue n'avoir jamais pu se « défausser d'un regard d'ex-colonisé qui voit dans la splendeur de Paris, la puissance qui a permis dans le passé d'asservir (s)on peuple », le Marocain Fouad Laroui qui évolue dans le triangle de Balzac, entre les Feuillantines, les Ursuline et le Jardin du Luxembourg, considère

que Sartre au Flore et Barthes aux Deux Magots forment le « Centre du monde».

Gauz, l'Ivoirien, constate avec sarcasme « qu'une course en taxi coûte, à Paris, un salaire abidjanais».



Pour Sami Tchak qui est togolais,

Chahla Chafiq, iranienne, note ce simple éloge: «Quand on vit dans une telle ville, les yeux s'habituent à la beauté », tandis

femmes aux yeux

bleus et à la cheve-

lure dorée» dont

on lui avait dit que

Paris foisonnait!

que Nairi Nahapétian plante le décor de son récit dans la Rue Bleue, celle des Arméniens à Paris.

Ryoko Sekiguchi, née à Tokyo, et Georgia Makhlouf que les lecteurs de L'Orient littéraire connaissent bien, s'intéressent toutes deux au Paris culinaire; la première auprès des «glaneurs du marché de Belleville », la seconde aux Délices d'Orient, ce « coin de Paris où les langues, les accents et les saveurs faisaient du bien».

Sedef Ecer est turque. Elle donne à lire une histoire des plus loufoques qui, par un échange épistolaire, met en scène une galeriste/artiste et

> un mécène, industriel et fabriquant d'armes, qui veut «s'offrir Paris».

> Citons également Saber Mansouri originaire Tunisie, Shumona Sinha de l'Inde, Andrea Sajova de Tchécoslovaquie, Ananda Devi, de

l'Île Maurice.

l'être»

«Paris n'est

pas une ville, mais une

dimension de

Du foisonnement de ces vingt récits, on peut retenir ceci: Paris continue d'exercer son pouvoir mythique. Cette ville est un désir de Paris que le monde continue de dire en français.

Antoine BOULAD

ORIENTALISME SAVANT, ORIENTALISME LITTÉRAIRE: **SEPT ESSAIS SUR LEUR CONNEXION** de Pierre Larcher, Actes Sud, 2017, 238 p.



oltaire a-t-il lu le Coran et s'est-il inspiré de quelques épisodes d'une de ses sourates, «La caverne» (al-kahf), pour le chapitre «L'hermite» de son conte philosophique Zadig (1748)? Non seulement nous avons droit, dans le texte de Pierre Larcher, à un répertoire historique des traductions du livre saint en langues consultables par Voltaire, à un état précis et comparé des textes en question, à la piste qui a pu servir de l'un à l'autre... mais certains éléments mis à jour nous mènent plus loin que la source supposée vers une origine orientale dont la variante coranique n'est qu'une version. Et l'enquêteur de conclure: les histoires circulent librement et se jouent des frontières linguistiques, religieuses, spatiales, temporelles comme des limites du sacré et du profane.

Cette investigation précède six autres, dont deux inédites. Elles sont classées selon l'ordre chronologique de leur objet. Où Goethe a-t-il puisé le «chant de la vengeance» du poète arabe antéislamique Ta'abbata Sharran qu'il a adapté en quatrains libres dans son Divan occidental-oriental (1827)?

<u>Le clin d'œil</u>

de Nada NASSAR-CHAOUL

Du progrès je vous dis!



ous n'y comprenez plus rien. Dans votre enfance, la baignoire familiale – dite bagno par feu votre cher papa qui adorait prononcer des mots à l'italienne - comprenait deux gros robinets tout ronds: un rouge à droite pour l'eau chaude et un bleu à gauche pour l'eau froide. Logique. Au beau milieu, une manette toute simple permettait de régler l'eau à votre gré et de prendre de bons bains chauds tout douillets.

Aujourd'hui, vous êtes prise d'angoisse à chaque voyage à l'idée d'entrer dans une nouvelle chambre d'hôtel. Car votre fils, un bobo branché, pardon un hipster, insiste pour vous réserver dans des concept ou boutique hotels - vous n'avez jamais compris ce que cela voulait dire au juste – des plus étranges. Non seulement, vous êtes accueillie à l'entrée par une sculpture cauchemardesque en baudruche, façon Jeff Koons tourmenté, non seulement il vous faut traîner vos valises sur trois étages, les ascenseurs trop ringards étant réservés aux hospices de vieillards, mais la brochure de l'hôtel vous annonce « des chambres décorées dans des styles différents dont certaines avec baignoires îlots».

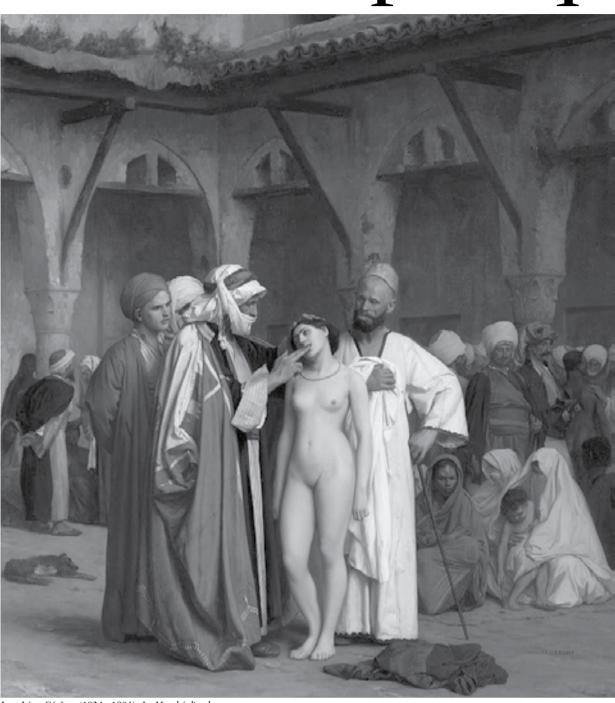
Vous préférez ne pas savoir ce qu'est une «baignoire îlot». Allezvous trôner dans le plus simple appareil au milieu de la chambre? Ou faire des châteaux de sable sur la moquette? Fallait-il vous munir de provisions pour survivre, seule, sur votre îlot?

Une chose est sûre: seul un ingénieur de la NASA pourrait faire fonctionner la douche, munie d'autant de manettes qu'un vaisseau spatial. Résultat prévisible: au premier geste, un jet glacé vous tombe sur la tête, mettant à plat la savante coiffure que votre fidèle figaro libanais a mis des heures à élaborer.

Vous êtes aussi effondrée que vos cheveux. Mais vous trouvez encore la force d'assurer à votre cher fiston, d'une voix faussement enthousiaste, que l'hôtel est génial.

Merci mon chéri!

Aux sources de la traduction poétique



Jean-Léon Gérôme (1824 - 1904): *Le Marché d'esclaves* D.R.

Qui est cet Ernest Fouinet dont Victor Hugo dit qu'il a mis « une érudition d'orientaliste au service d'un talent de poète » et enrichi Les Orientales (1829) d'une précieuse petite anthologie de la poésie arabe archaïque? Pourquoi la « sentence orientale» de La Peau de chagrin (1831) de Balzac est-elle en arabe alors qu'elle est présentée comme « sanscrite » ? Comment est-on passé du poète 'Antara à la sîra (geste) de 'Antar puis à la pièce de Chekri Ghanem (1910)? Quel crédit donner aux « arabisations » revendiquées par Aragon surtout en ce qui concerne les temps verbaux - de son écriture, de «Bouée» (1923), poème surréaliste de jeunesse, au Fou d'Elsa (1963)?

Pierre Larcher, professeur de linguistique arabe à l'université d'Aix-Marseille, et surtout l'inégalable passeur de la poésie arabe préislamique en français, met ici

DEVANT CES DEMEURES

DEVANT CE VIDE

JE ME Dis

SES MOTIFS

LE TEMPO

SONT AUTANT

DE SIGNES

NOUS SOMMES EN TRAÍN

en lumière quelques-uns des fondements de ses interprétations sur les plans linguistique et stylistique. Posant des questions précises, en relation avec l'histoire littéraire mêlée à l'Orient et cherchant à y répondre, il déploie une telle érudition et fait montre d'une si ample minutie que l'intérêt de son ouvrage dépasse de loin les sujets abordés et touche aux fondements grammaticaux (la différence entre les systèmes verbaux sémitique et indo-européen...). On y trouve en filigrane l'esquisse d'une histoire de la pénétration de la poésie (et des récits) arabes en Europe et le récit d'un orientalisme à l'assaut de la littérature arabe. De la collecte des données, on est allé à la méthode historico-critique. Mais pour faire passer une poésie lointaine dans l'espace et le temps, il faut la « chaleur» d'un Goethe, la sympathie d'un Fouinet... Ce dernier tire profit de « l'étude longue, intelligente,

approfondie de la langue» produite par Silvestre de Sacy et note: « Un poète ne peut être rendu que par la poésie, dans quelque langage que ce soit. » Antoine Galland (1646-1715) reste le prototype de ceux qui ont conjugué orientalisme savant et orientalisme littéraire, réunissant les Mille et une nuits et produisant une œuvre de belle qualité.

Larcher ne cesse de s'opposer à la vision que donne de l'orientalisme Edward Said et la juge essentialiste et lacunaire, s'arrêtant à deux siècles (XIX^e-XX^e) et à deux langues (le français et l'anglais), ignorant des travaux rédigés en latin remontant à la Renaissance et la dimension européenne de la recherche où les Allemands sont en bonne place. Un Hammer-Purgstall (1774-1856), que Balzac a rencontré à Vienne, a traduit le Persan Hafez, le Turc Baki, Mutannabbî,

Zeina Abirached

BEYROUTHINES

QUE LAISSE

QUE L'ARCHITECTURE

SON RYTHME

QUE SUGGÈRENT

QUI CONSITUENT

UNE LANGUE UNIQUE

Quand passion et rigueur, beauté et vérité font cause commune.

Ghazali... Il n'est jamais mentionné par Said alors qu'il est une «interface» entre les deux orientalismes et qu'il l'est à l'échelle du continent.

Dans le septième et dernier chapitre, et comme pour souligner une omission d'Edward Said, pourtant «musicologue reconnu», Larcher esquisse un tableau historique de la présence de l'Orient sur la scène lyrique depuis Monteverdi. Après une période de références aux croisades et «croissantades», les «turqueries » s'installent. Suite aux défaites ottomanes (1529, 1571, 1683), les sultans ne font plus peur et le Turc peut faire rire. Les visites d'ambassadeurs sont assez rares pour donner prétexte à moquer les prétentions nobiliaires de la bourgeoisie. Dans L'Enlèvement au sérail (1782) de Mozart, non seulement le « sujet est turc », mais aussi le motif de la musique inspiré de celle des janissaires, avec instruments à percussion; il est « récurrent de l'ouverture au finale et "rythme" l'opéra.» Mais cette œuvre, à l'instar d'autres, révèle une autre facette de l'époque, la piraterie et la captivité d'Européens « en terre d'islam ». Par la suite, ou le livret authentiquement « oriental » n'accompagne pas une musique « orientalisante » (Abu Hassan, 1811, de Weber), ou les « arabismes » de l'un marqués par «l'expérience maghrébine» française répondent aux « arabesques » de l'autre (Mârouf, savetier du Caire (1914) d'H. Rabaud, ou, comme dans Djamileh (1872) de Bizet se manifeste un «emploi discret de la gamme arabo-andalouse ». Enfin, Le Roi Roger (1926) de K. Szymanowski (1882-1937) a pour théâtre la Sicile médiévale imprégnée de grécité, de christianisme et d'islam; le rayonnement de cet opéra complexe ne cesse de s'étendre et ses interprétations se succéder.

On peut regretter certaines assertions de Pierre Larcher qui ne relèvent pas de son domaine propre: «Entre la Grande Syrie et le petit Liban, c'est une troisième voie qui fut choisie: celle du Grand-Liban, dont l'histoire ultérieure devait montrer que c'était la pire...» On peut rejeter sa roideur envers Aragon dont il ne «sait» pas «s'il fut ou non un grand poète»... Mais on ne peut qu'être ravi de l'avoir accompagné dans des enquêtes où il a su conjuguer l'orientalisme savant et l'orientalisme littéraire et montrer combien passion et rigueur, beauté et vérité sont à même de faire cause commune.

QUI DISPARAISSENT

LEUR ABSENCE

D'UNE VILLE

SA MÉLODIE

SES FAÇADES

LA NOTRE.

L'OUBLIER.

Farès SASSINE

Questionnaire de Proust à Catherine Locandro



Tée à Nice en 1973, Ca therine Locandro, romancière et scénariste, vit aujourd'hui à Bruxelles. Son premier roman Clara la nuit (2005) a reçu le prix René Fallet. Elle a publié plusieurs romans aux éditions Héloïse d'Ormesson comme Les Anges décus (2007) (adapté par Arnaud Delporte-Fontaine) et L'Enfant de Calabre (2013). Dans son dernier roman, Pour que rien ne s'efface, paru en janvier 2017, elle enquête, à travers douze témoignages, sur le passé d'une ancienne icône du cinéma retrouvée morte dans son studio parisien.

Quel est votre principal trait de caractère? Le désir d'apprendre.

Votre qualité préférée chez un homme? Le courage.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis? Leur loyauté.

Votre principal défaut? La timidité.

Votre occupation préférée? *Votre rêve de bonheur?*

Un état permanent de sérénité. Quel serait votre plus grand

malheur? La mort des êtres chers. Ce que vous voudriez être?

Moi en mieux.

Le pays où vous désireriez Le pays importe peu, l'entourage est essentiel.

Votre couleur préférée? Les couleurs de la Méditerranée.

Vos auteurs favoris en prose? Carson McCullers, Marguerite Duras, Colette, Alison Lurie, Jorge Semprun, John Irving, Vladimir Nabokov, Haruki Murakami, John Fante, Joyce Carol Oates...

Vos poètes préférés? Apollinaire, Baudelaire, Pablo Neruda...

Vos héros dans la fiction? Arturo Bandini, Cyrano de Bergerac.

Vos héroïnes dans la fiction? Kathe dans *Jules et Jim*.

Vos compositeurs préférés? Erik Satie, George Gershwin, Miles Davis...

Vos peintres favoris? Matisse, Picasso, Van Dongen, Edward Hopper, Frida Kahlo...

Vos héros dans la vie réelle? Ceux qui se relèvent.

Vos prénoms favoris? : Victor, Victoria.

Ce que vous détestez par-dessus tout? L'intolérance, sous toutes ses formes.

La réforme que vous estimez le L'abolition de la peine de mort.

L'état présent de votre esprit? Préoccupé.

Comment aimeriez-vous mourir? Sans m'en rendre compte.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir? L'oreille absolue.

Les fautes qui vous inspirent le blus d'indulgence? Les fautes de goût.

Votre devise? Carpe diem.

La violence pour accéder au bonheur

LÉNINE POLITIQUE de Dominique Colas, Fayard, 2017, 532 p.

ominique Colas est professeur émérite en science politique à l'Institut d'études politiques de Paris. Depuis une quarantaine d'années, il travaille sur le léninisme. Ce nouvel ouvrage peut être ainsi considéré comme une synthèse de ses recherches. Si le livre se présente comme une biographie, c'est avant tout la pensée et l'action de Lénine analysées dans le contexte qui va de sa prise de pouvoir en 1917 à sa mort en 1924.

En quelque sorte le livre se trouve à la rencontre entre une pensée, une volonté et le contexte de la révolution russe. La pensée est première avec l'invention d'une théorie originale du parti révolutionnaire qui importe la conscience de classe chez les ouvriers. Les intellectuels

ISRAËL/PALESTINE: LA DÉFAITE DU VAIN-

QUEUR de Jean-Paul Chagnollaud, Actes Sud,

e nouvel ouvrage de Jean-

Paul Chagnollaud Israël/

Palestine: la défaite du

vainqueur est un essai po-

litique lucide, d'une clarté remar-

quable, sur une question qui, malgré

la succession des horreurs des autres

conflits du Moyen-Orient, occupe

Le texte est destiné à la fois aux

connaisseurs, leur présentant une

synthèse condensée et éloquente,

rappelant des faits que l'affluence

des événements fait parfois oublier,

et à ceux qui souhaitent comprendre

les dynamiques et les caractéristiques

d'un des conflits les plus anciens et

Chagnollaud organise son essai en

cinq parties. Dans la première, inti-

tulée «L'obsession de la force», il

revient sur les guerres israélo-arabes

dans leur phase étatique, puis dans

le tournant de l'invasion du Liban en

1982, puis dans les confrontations

entre l'armée israélienne et les orga-

nisations libanaises et palestiniennes,

et finalement dans l'oppression et la

violence quotidiennes de l'occupa-

tion et de la colonisation. La poli-

tique de la «puissance de feu dispro-

portionnée» que mettent en œuvre

les Israéliens est exposée, et leurs

déclarations officielles l'affichent en

tant que « dissuasion de l'ennemi ».

Les civils palestiniens (comme liba-

nais), déshumanisés, ne comptent

pas dans cette politique, et la série de

guerres à Gaza (et au Sud-Liban) en a fait à maintes reprises la preuve.

Dans la seconde partie, «Tuer

négocier

Chagnollaud rappelle plusieurs

ensuite »,

d'abord,

Publicité =

les plus complexes de notre ère.

toujours une place centrale.

2017, 146 p.

socialistes sont en quelque sorte les éducateurs de la classe ouvrière et les ouvriers qui auront acquis une conscience de classe ferme deviendront membres du parti révolutionnaire. Ce dernier doit fonctionner selon le modèle de l'usine et de l'armée, c'est-à-dire un fonctionnement autoritaire destiné à assurer la prise du pouvoir par la force.

Son action passe par un maniement incessant de la parole et de l'écrit qui sont des armes et des mots d'ordre. Dès lors, citer Lénine n'est pas commenter la révolution russe, mais se focaliser sur un lieu de pouvoir crucial. L'auteur rejette l'explication des événements par les circonstances pour insister sur la centralité de l'action de Lénine dans la constitution d'un nouvel ordre social.

Depuis qu'il a dénoncé la « guerre impérialiste » commencée en 1914 et qui représente le dernier stade du capitalisme, Lénine appelle à

Moshe Dayan et Ariel Sharon lors de la guerre de Yom Kippour D.R.

assassinats menés par les gouver-

nements israéliens depuis les an-

nées 1990, leurs conséquences poli-

tiques et leur impact sur le terrain.

Il montre comment ils ont contribué

à la fin du processus d'Oslo dont

Ariel Sharon annonça la mort dès

2002. «Oslo n'existe plus; Camp

David et Taba n'existent plus. Nous

ne retournerons jamais dans ces en-

droits.» (Le Monde, 8 septembre

La troisième partie de l'ouvrage, « À

droite toute », analyse le glissement

à droite de la société israélienne et

de ses élites politiques, au niveau

de la scène électorale, des discours

idéologiques dominants et de la ra-

Quant à la quatrième partie,

« Jérusalem et l'instrumentalisation

du sacré», elle explique (cartes à

l'appui) comment la bataille pour

cette ville prend différentes dimen-

sions: religieuses, foncières, et dé-

mographiques. La fragmentation

de l'espace de vie des Palestiniens à

Jérusalem-Est, de même que le har-

cèlement bureaucratique qu'ils su-

bissent, n'ont toutefois pas eu raison

de leur forte «résilience démogra-

phique» (se traduisant jusqu'à

aujourd'hui par une croissance

dicalisation de l'opinion publique.

La défaite du vainqueur



une révolution prolétarienne dont la violence sera encore plus terrible. Il faut une horrible guerre des classes pour mettre fin à toutes les guerres. C'est un fanatique prêt à la violence extrême pour permettre à l'humanité d'accéder au bonheur.

La prise de pouvoir en 1917 n'est que la poursuite de la guerre des classes qui ne peut se conclure que par l'extermination sanglante des ennemis. La première décision est la création de la Tchéka, police dont la fonction est de renforcer la dictature, sans aucun contrôle que celui du parti unique. L'épuration de la société passe par la liquidation des «nuisibles», des «parasites ». La métaphore renvoie directement aux insectes nuisibles, aux puces, aux punaises... L'autre métaphore est la nécessité d'utiliser des méthodes barbares contre la barbarie.

Ainsi la dictature du prolétariat est d'abord une dictature du parti

Enfin la cinquième partie, «Tout

a commencé le septième jour » re-

vient, cinquante ans après la guerre

de 1967, sur ce que cette guerre a

qui l'ont suivie: transfert de popu-

signifié et aux mesures israéliennes

lation, colonisation, expropriations:

de biens et de terres, humiliations,

mur de séparation et systèmes de

En guise de conclusion, Chagnollaud

considère que malgré leur victoire

militaire et le rapport de force qui

leur est toujours favorable, les

Israéliens subissent aujourd'hui ce

qu'il qualifie de « défaite du vain-

queur». Car outre la résistance

continue des Palestiniens, «l'impla-

cable domination imposée (à ces

derniers) est un système d'apartheid

qui doit faire horreur à la culture

du peuple juif». Par conséquent, la

seule issue possible réside selon l'au-

teur « dans l'invention d'un compro-

mis historique entre les deux peuples

pour que chacun soit maître de son

destin. Ce serait pour les uns et les

autres une véritable victoire, celle

du droit, la seule qui importe parce

qu'elle est la seule à fonder une paix

juste et équilibrée. Toutes les autres

ne sont, à l'échelle de l'histoire, que

ZIAD MAJED

des défaites différées »...

discrimination.

Lénine appelle à une révolution prolétarienne dont la violence sera encore plus terrible.

sur le prolétariat, c'est-à-dire la fin de toute autonomie politique ouvrière. Dès 1918, il appelle la paysannerie pauvre à liquider les paysans moyens, les accapareurs, les «koulaks». C'est une terreur de masse qui aboutit inéluctablement à la disette et à la famine. Le culte de la personnalité a débuté avec la prise du pouvoir et marque l'obstination à ériger la « volonté unique » en principe de la dictature qui s'incarne en un individu.

La dictature du parti en Russie est la première étape d'une guerre civile mondiale. Cela passe par la définition de l'ennemi ou plutôt des ennemis. Il y a d'abord ceux qui se caractérisent par leur hostilité délibérée, c'est-à-dire tous ceux qui s'opposent au parti que ce soit les autres socialistes, les démocrates, les «blancs» et tous ceux qui se révoltent contre la révolution, qu'ils soient paysans ou soldats. Il y a ensuite les ennemis par nature qui n'ont pas besoin d'avoir une intention hostile comme les bourgeois ou les koulaks. Ces groupes d'ennemis se divisent ensuite en sous-catégories. Si le parti épure la société, il doit lui-même être régulièrement épuré. La traitrise doit être combattue au sein même du

En ce centième anniversaire de la révolution, il est bon de se rappeler ce qu'était le léninisme, une pensée et une pratique de la guerre sans pitié contre les ennemis de classe qui a façonné un État et une société. Sans revenir à l'explication simpliste par les circonstances, il est bon de reprendre aussi les éléments sociologiques de la révolution. L'année 1917 a connu en Russie un déferlement extraordinaire de violences, Lénine ne l'a pas créé mais il a su l'utiliser. La destruction, y compris physique, des anciennes classes dominantes au sens très large du terme, a permis une extraordinaire ascension sociale d'éléments issus de milieux populaires qui devaient tout au nouveau régime.

La lecture de ce livre est bien sûr indispensable parce qu'elle est une lecture glaçante des écrits et des actions de Lénine que l'on risquerait sinon de nouveau vouloir euphémiser. Elle donne aussi des éléments de comparaison avec les violences de notre temps.

HENRY LAURENS

une « déchéance humi-

liante et douloureuse».

La terre est, en somme, le

Millénium 4 Le 4^e volet de la série policière suédoise Millénium vient de paraître aux éditions

créée par Stieg Larsson.

Actes Sud. Signé David Lagercrantz, Ce qui ne me tue pas est la suite de la fameuse trilogie

Le dernier

Gavalda Le dernier livre d'Anna Gavalda, paru aux éditions Le Dilettante,

caracole en tête des meilleures ventes. Il s'agit d'un recueil de nouvelles intitulé Fendre

Édouard Philippe écrivain Après deux romans de

fiction politique,

le nouveau Premier ministre français Édouard Philippe publiera dans les semaines à venir, aux éditions Jean-Claude Lattès, un essai littéraire où il évoquera son attachement à la lecture à travers les grands écrivains qui l'ont marqué.

• • • • • • • • • • L'aumônier de l'enfer

Excellente initiative que celle des éditions du Cerf qui viennent de publier le Journal de guerre de l'abbé Franz Stock qui fut l'aumônier des prisons françaises pendant la Seconde Guerre mondiale. On y retrouve son témoignage de prêtre, mais aussi des réflexions profondes sur le pardon et la paix. Un saint homme, mort trop tôt, dont la mémoire symbolise désormais la

réconciliation franco-allemande.

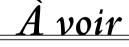
May Ziadé revisitée Comédienne et scénariste, Joundi vient Prisonnière

du Levant, qui retrace l'itinéraire de la femme de lettres May Ziadé, qui fut la correspondante de Gibran et l'amie d'Amine Rihani, et qui tenait au Caire un salon littéraire

qui réunissait les plus grands intellectuels de son temps, avant d'être internée par sa famille... Tragique fin pour une femme d'exception!

Deux livres d'Alexandre Najjar Après son Dictionnaire amoureux du Liban, Alexandre Najjar nous revient avec un récit à paraître fin octobre

à l'occasion du Salon du livre de Beyrouth. Par ailleurs, L'École de la guerre fait l'objet d'une 5e réédition aux éditions de La Table ronde dans la collection « La Petite vermillon ». Parution début juillet



La Peur au théâtre Monnot Après son immense succès à Paris, La Peur, pièce adaptée de la nouvelle de

Stefan Zweig et mise en scène par Élodie Menant, sera à Beyrouth

pour trois soirées exceptionnelles les 15, 16 et 17 juin à 21h au théâtre Monnot. Billets en vente à la librairie Antoine ou sur

antoineticketing.com

Réalisé par Cédric Jimenez, le film

HHHH, tiré du roman de Laurent Binet, sort le 7 juin 2017 avec Jason Clarke, Rosamund Pike, Jack O'Connell et Jack Reynor dans les



LAMIA EL-SAAD: rôles principaux.

L'incertain avenir

VEMENTÉE D'UNE COMMU-NAUTÉ MYSTÉRIEUSE d'Abdal-

lah Naaman, éditions Erick Bonnier, 2017, 370 p.

n plus de ses activi-tés diplomatiques et universitaires,

Abdallah Naaman est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages parmi lesquels une trilogie colossale: Le Liban: Histoire d'une nation inachevée.

Dans son dernier livre, nous retrouvons sa marque de fabrique: le soin tout particulier qu'il accorde au choix de ses titres... des titres symétriques, parfaitement calibrés, qui se font écho. Ainsi, « printemps arabe, un hiver islamiste». Ou encore «une origine mystérieuse, une doctrine ésotérique, une autonomie

Le titre même de ce livre est loin d'être anodin et fait appel à ce qui, en chacun de nous, est attiré par l'inconnu. L'homme est ainsi fait: il a besoin de certitudes et de vérités bien établies mais demeure instinctivement attiré par l'étrange, le mystérieux, ce qui le dépasse et lui échappe, les sujets sur lesquels plane l'ombre d'un doute. Cet ouvrage se divise en deux parties: l'une, tournée vers le passé et l'autre, vers le présent et l'avenir.

L'islam sunnite n'exclut nettement que « les sectes extrémistes (ghûlât): ahl al-haqq» (de race kurde) et les alawites dont la doctrine repose essentiellement sur les révélations du onzième imam Hasan al-'Askari à son disciple Ibn Nusayr.

Naaman souligne que son exposé est «fatalement sommaire» en raison de la pénurie des documents d'origine alawite certaine. De fait, «les alawites se sont toujours efforcés de tenir leurs croyances cachées (...), le secret religieux est strictement maintenu, sous peine de mort ». Ces précautions eurent «l'inconvénient de susciter contre eux des accusations malveillantes et injustifiées sur leurs

L'auteur détaille ce que l'on suppose, ce que l'on sait et revient sur le travail des orientalistes, notamment Carsten Niebuhr, Henri Lammens et Louis Massignon.

Pour le fidèle alawite, le séjour de

des alawites LES ALAWITES: HISTOIRE MOUl'âme sur la terre et son emprisonnement dans un corps humain constituent

Les alawites font partie, avec les zaydites, les ismâ'élites, les druzes, les ibadites et les bahaïs de ceux qu'on appelle les khârijites (du verbe khâraja/sortir). Ils se distinguent notamment par leur conviction que «tout le Coran n'est pas révélé». En dépit de cela, leur appartenance à l'islam n'est pas remise en cause, seulement leur orthodoxie.

purgatoire des alawites. Après cette purification, le croyant devient une «étoile dans le ciel, son premier centre». Le calife Ali incarne la divinité ab-

solue. «Il est éternel dans sa nature divine et se manifeste dans le temps comme imam. » Il forme avec Darina al-Muhammad et Salmân al-Fârisi une triade divine. Le fait qu'Ali surclasse : de publier Muhammad semble être «le princi- : chez Grasset pal grief que les sunnites reprochent aux alawites». Ajoutons à cela le fait qu'ils rejettent la chari'a et «se permettent toutes sortes d'activités formellement interdites ».

Si l'origine de ce peuple demeure obscure et s'il est difficile de dire d'où il vient, Naaman est en mesure d'affirmer d'où il ne vient pas et tord le cou à une «vieille fantaisie d'orientalistes» qui prête aux alawites des origines chrétiennes. En effet, même si le calendrier alawite comprend des fêtes sunnites, chiites et chrétiennes, même si la consommation (encouragée!) du vin n'est pas sans rappeler un sacrement chrétien, il n'en demeure pas moins que l'image fabriquée d'un peuple oriental blond aux yeux bleus cachait un « dessein colonialiste expansionniste ». Il était important de leur donner une «origine franque, donc chrétienne, pour mieux faire valoir des droits historiques et économiques à leur protection».

L'auteur ne manque pas de signaler qu'à ce jour «la doctrine des alawites est encore mal connue». « Marginalisée et combattue », cette communauté a souffert « d'une cruelle ambivalence». « Plus que les autres, les alawites ont été les plus pauvres et les plus méprisés.» C'est sans doute ce qui explique le fait que le baa'thisme soit une idéologie « destinée à protéger les minorités de l'emprise de la majorité, une idéologie universaliste qui servirait de pare-feu au sunnisme politique».

Mais Naaman rappelle qu'il est impossible qu'une minorité se maintienne au pouvoir ad vitam aeternam et prédit que les alawites de Syrie n'auront que trois choix possibles: «s'isoler dans un ghetto, composer avec la majorité sunnite ou s'exiler».

Écrire à chaud sur un sujet d'une actualité si fluctuante présente un risque que Naaman déclare assumer bien volontiers. Une fois de plus, il s'est attelé à une tâche des plus ardues.

FRED VARGAS Le thriller de l'été QUAND SORT LA RECLUSE Le dernier roman de Fred Vargas disponible dans toutes les branches de la Librairie Antoine www.antoineonline.com

Une enfant raconte la vie qu'elle partage avec deux braqueurs. Le dernier roman d'Éric Chevillard est une nouvelle plongée dans le paralogisme. Rencontre.

la fin du nouveau roman du très productif Éric Chevillard, le lecteur ne saura rien de la véritable identité de Ronce-Rose. Il ne pourra pas expliquer pourquoi cette fillette partage la vie de Bruce et Mâchefer, deux gros durs qui vivent en marge de la loi et finissent par disparaître du jour au lendemain. Est-ce grave? Au lieu de poser ces questions il ferait mieux d'écouter cette narratrice surnommée « La Belette » qui raconte avec poésie un univers fait de solitude. Et tant pis si la logique du propos n'est pas la sienne. Comme l'explique l'auteur, la force du roman n'est certainement pas le sujet.

Comment décririez-vous Ronce-Rose?

Comme souvent dans mes livres, c'est un personnage qui apparaît d'abord porté par sa langue, si personnelle et singulière. Le récit n'est rien d'autre que ce qu'elle consigne dans son carnet intime. Assez rapidement, le lecteur comprend qu'il

s'agit d'une fillette qui peut avoir entre « L'écrivain huit et dix ans. Ce qu'elle raconte de façon assez naïve, c'est saboteur. une vie qui, observée de l'extérieur, objecti-Il ne laisse vement, pourrait paraître sinistre ou mipas le sens sérable mais dont elle ne retient que les bons commun côtés. Il y a chez elle une joie simple, beaucoup d'innocence sans doute, mais aussi cette pénétration étonnante ciment des dont font preuve les enfants du fait même qu'ils découvrent le monde et le nomment pour la première fois.

Ouels sont les liens qui unissent Ronce-Rose à Mâchefer et Bruce?

Il y a un doute que je laisse persister sur le lien exact entre Mâchefer et Ronce-Rose. Mais c'est une figure paternelle, sans ambiguïté. Bruce, quant à lui, est le complice de ce dernier. Ce sont des cambrioleurs,



Éric Chevillard, l'affranchi qui se joue des règles

peut-être même des braqueurs violents. Ils sont recherchés par la police. Mais tout cela n'apparaît

est un

prendre

avec le

phrases

taites.»

Ferrante

toutes

jamais de façon brute et directe puisque tout nous est raconté par la fillette. Celleci croit que les deux hommes travaillent pour une entreprise de farces et attrapes. C'est la fiction qu'ils ont conçue pour elle, pour justifier leurs absences, leurs déguisements, leurs mystérieux conciliabules.

Un fait divers particulier aurait-il présidé à l'écriture de ce roman?

Non. J'ai plutôt transposé en quelque sorte une situation personnelle. Je suis père de

deux filles, sans doute un peu plus jeunes que ne l'est Ronce-Rose. Je me suis intéressé à l'idée que les enfants peuvent se faire de l'activité de leur père – la mienne étant aussi peu recommandable que celle de braqueur -, à ce qu'ils comprennent de celle-ci, comment ils l'interprètent. Il y a toujours pour eux un côté farces et attrapes, justement. D'ailleurs, l'écrivain est volontiers pris pour un auteur de divertissement sans conséquences. L'humour pourtant est un agent corrosif, ne l'oublions pas. Je voulais aussi imaginer une fiction de l'ordre de celles qui inévitablement se développent dans l'esprit d'un enfant dont un des parents disparaît ou meurt.

Ronce-Rose est-elle vraiment un enfant ou une adulte «simple d'esprit?

C'est une enfant. Cependant, on découvrira que les choses ne sont pas aussi simples. Le récit semble tenir en quelques jours, mais on ne sait pas vraiment combien de temps s'écoule. Une vie peut-être. Ronce-Rose pourrait être une très vieille dame retombée en enfance, qui ressasse des événements très anciens.

Dans ce livre deux types de discours s'affrontent. Chacun a sa propre logique. C'est une de vos marques de fabrique si je puis

Il y a toujours en tout cas une forme de paralogisme dans mes livres.

Une logique poussée à l'extrême qui peut s'apparenter au délire ou le rejoindre. Pour ce livre j'ai repris à mon compte une forme de raisonnement puéril, avec ses raccourcis, ses courts-circuits, qui n'est pourtant pas si éloigné de celui qui arme les démonstrations des savants. Mâchefer appelle Ronce-Rose sa «raisonneuse». Il y a une sorte d'outrecuidance chez les enfants, voire de cuistrerie, un aplomb d'autant plus extraordinaire qu'ils ont tout à apprendre. Leur génie est la conséquence directe de leur incompétence, de leur ignorance et de leur maladresse. C'est déjà là toute

Dans Oreille rouge, un de vos précédents livres, vous écriviez ceci: «L'esprit logique a beau se rebeller, tout ici échappe à son contrôle.» Sommes-nous ici dans la même thématique?

l'aventure humaine!

Tout à fait. Le monde est incompréhensible. La pensée, l'intelligence, le langage sont là pour former des représentations du réel grâce auxquelles nous allons pouvoir vivre malgré tout. Tout cela est fragile et arbitraire. L'écrivain joue un rôle considérable dans l'invention de cette fiction, il peut aussi l'infléchir.

S'il n'était pas là, la seule langue en vigueur serait celle que parlent les tenants déjà victorieux d'un système ultralibé-

ral aux ambitions mesquines et dérisoires.

Ce que vous faites n'est-il pas le contraire même du journalisme tente de donner une explication rationnelle à un monde qui l'est sans doute de moins en moins?

Il existe en tout cas aujourd'hui une littérature réaliste, proche du journalisme

et de la sociologie. Celle-ci a la préférence d'une certaine critique de presse parce qu'elle recoupe précisément les préoccupations du journalisme, de l'enquête ou du reportage. Cette littérature peut avoir son utilité mais elle occupe tout le terrain et fait disparaître dans son ombre la poésie ou le roman spéculatif et tous les livres dont le sens même est uniquement affaire d'écriture et de style.

Il faudrait donc à nouveau se laisser déranger par l'illogisme ou par une construction logique différente?

Il devient extrêmement séditieux écrire « n'importe quoi », comme je me plais à le faire, tant ce monde est assoiffé de sens et d'explications. Or il m'est arrivé d'écrire par exemple une diatribe contre le gratin de chou-fleur... Pourquoi cela? Parce que l'écriture littéraire ne relève pas du rapport d'expert. L'écrivain est au contraire un saboteur. Il ne laisse pas le sens commun prendre avec le ciment des phrases toutes faites. Le non-sens libère l'esprit, travaille notre conscience, laquelle est hélas plus souvent formée par l'enseignement que par l'expérience. Or la lecture est une expérience solitaire où s'invente aussi un rapport au monde.

Peut-être que le fil rouge de votre œuvre littéraire est l'exploration littéraire du non-sens?

Outre sa vertu comique, le nonsens fait apparaître la chose suivante: ce que nous pensions être une vérité devient une hypothèse, aussi délirante que bien d'autres. Le non-sens permet de s'affranchir d'un prétendu ordre des choses qui n'est jamais qu'un vaste système d'aliénation collective. Il appartient aux écrivains d'accroître au moins notre champ d'action ou de pensée, un espace critique qui est aussi celui de la métaphore, de la poésie.

«Il y a

une sorte

chez les

d'outrecuidance

enfants, voire

de cuistrerie,

un aplomb d'autant plus

extraordinaire

qu'ils ont tout

à apprendre.»

Mais pour cela, il faut être en «réserve de sa vie», comme vous l'écriviez dans La Nébuleuse du crabe... On ne sort de

cette qu'en faisant de l'écriture un mode d'être, comme Ronce-Rose justement. Pour moi, il se produit dans une page des événements concrets. Le style est une prise de tion. Si nous ne sommes tous que

des pions sur un échiquier, il doit être possible de jouer à sa façon, à sa main, en violant un peu la règle.

> Propos recueillis par WILLIAM IRIGOYEN

RONCE-ROSE d'Éric Chevillard, éditions de Mi-

<u>Roman</u>

Elena Ferrante: une épopée féminine bouleversante

p.), LE NOUVEAU NOM (2016, 560 p.) et CELLE QUI FUIT ET **CELLE QUI RESTE** (2017, 480 p.) d'Elena Ferrante, traduit de l'italien par Elsa Damien, Gallimard.

oilà des mois tout dans le monde, le microcosme de l'édition bruisse de toutes sortes de rumeurs, que des journalistes se lancent dans des enquêtes et que les suppositions les plus fantaisistes circulent à propos de la mystérieuse Elena Ferrante, auteur d'une saga que partout les lecteurs s'arrachent -2,5 millions d'exemplaires vendus, des traductions dans 42 pays. À l'ère du narcissisme et de la quête éperdue de célébrité, la volonté têtue de l'écrivaine de rester dans l'ombre de son pseudonyme, de n'autoriser aucune photo, de ne participer à aucun festival, aucune dédicace, aucun événement public a de quoi intriguer et force le respect. Début octobre, plusieurs articles affirmaient néanmoins avoir démasqué l'auteur derrière l'éditrice Anita Raja, née à Naples où se déroule une grande partie de la saga et traductrice entre autres de Christa Wolf. Mais depuis quand la connaissance de la biographie

d'un auteur permet-elle de mieux

juger de la qualité de son œuvre?

Laissons donc là ces spéculations, ces promenades napolitaines sur les traces de l'auteur, et plongeons dans les deux tomes déjà parus de la saga ainsi que dans le troisième qui est

en librairie depuis début janvier.

Ferrante y raconte, d'une plume attentive et fervente, cinquante années d'histoire italienne et d'amitié entre deux gamines issues de milieux modestes - le père de l'une est portier de mairie et celui de l'autre, cordonnier. Elena Greco et Lila Cerullo vivent dans un quartier pauvre de Naples en proie à la violence et à des tensions sociales et politiques extrêmes, entre marché noir, règlements de comptes mafieux et omniprésence de fascistes prêts à en découdre. Pour les deux fillettes comme pour l'Italie, les années soixante sont des années de grands bouleversements, celles qui voient les luttes protestataires occuper le devant de la scène et les mouvements féministes se renforcer. Les manifestations, les grèves, les occupations de locaux se multiplient et culmineront parfois dans des actions violentes telles que les enlèvements et les assassinats menés par les brigades rouges. Les universités

comme les usines sont en ébullition, les communistes et les fascistes s'opposent dans le sang, un monde nouveau est en train de naître, faisant bouger les frontières étanches entre les classes sociales par le biais des avancées de l'enseignement, de l'ouverture des universités et du développement des médias. Ce faisant, les rôles féminins et masculins se redessinent, la contraception se diffuse lentement. La dénonciation des injustices dans une Italie marquée par les inégalités et le patriarcat est le propos sous-jacent du

Pourtant si ce contexte social et politique est très présent, et souvent avec finesse, à travers une attention approfondie aux changements dans les comportements, les langages et les représentations, ce qui touche le lecteur avant tout réside dans le talent avec lequel l'auteur construit ses histoires, fait vivre une multitude de personnages singuliers et attachants, et déploie un art du rebondissement parfaitement maitrisé. Les différents épisodes du roman sont ancrés dans des lieux - école, usine, bibliothèque municipale, bar ou cour d'immeubles qui dessinent une topographie urbaine tellement précise, tellement vivante, que la ville dans ses différents quartiers et dans les changements qui l'affectent est comme

l'héroïne en creux, le cœur battant du roman. Les bruits, les odeurs, la texture des murs, le tracé des rues, les couleurs du ciel et de ses crépuscules, tout est donné à sentir avec un tel relief qu'on a parfois du mal à envisager qu'il s'agisse d'une pure fiction. Dans les rares interviews qu'elle a accordées par écrit, l'auteur reconnaît d'ailleurs la teneur autobiographique de son œuvre.

Deux fils rouges tissent la trame de

cette captivante saga: la radiographie d'une amitié qui traverse les ans, alternant proximités, jalousies, bonheurs, malentendus et incompréhensions. Tout cela est raconté dans une grande attention aux mouvements de la conscience, aux modulations du sentiment, aux nuances des tempéraments. Le sujet de l'amitié féminine étant relativement rare, on l'apprécie ici d'autant. Le deuxième thème est celui de la naissance d'un écrivain. Elena, la narratrice, traverse les douleurs de l'enfantement, l'émerveillement de la célébrité, la noirceur des périodes de sécheresse et de doute, les fulgurances de l'écriture inspirée.

Cela donne aussi quelques-uns des très beaux chapitres de cette bouleversante saga.

Georgia MAKHLOUF

En librairie

« C'est en enseignant le théâtre que j'ai pris conscience à quel point ce que nous apprenons aux étudiants est lacunaire, voire faux: nous leur imposons une vision du théâtre qui n'est pas la leur, qui ne correspond pas à leur propre culture. »

Roger ASSAF



www.lorientdeslivres.com

Habib Abdulrab Sarori, son Yémen, ou l'Arabie malheureuse

Abdulrab Sarori est un auteur yéménite, né à Aden en 1956. En 1998, il s'installe en France où il poursuit des études en intelligence artificielle, une spécialité à l'intersection entre l'informatique et les mathématiques appliquées. Il enseigne actuellement comme professeur des universités à l'Institut national des sciences appliquées (INSA) de l'Université de Rouen. Après avoir publié un premier roman, La Reine étripée (1998), écrit en français, il choisit l'arabe comme langue d'écriture littéraire et publie huit romans dont *Ța'ir el-kharab* («*L'oiseau*

des ruines», Riad el-Rayyes, 2011), Taqrir al-hudhud («Le rapport de la huppe», Dar al-adab, 2012) et Hafid Sindibad («Le petit-fils de Sindbad », Dar al-Saqi, 2016). Il est également auteur de plusieurs essais et nouvelles. La

traduction par Hana Jaber de Ibnat Suslov (Dar al-Saqi, 2014) vient de paraître chez Actes Sud sous le titre La Fille de Souslov. Fille d'un dirigeant socialiste surnommé Souslov, Fātin (la charmeuse), appelée également Ḥāwiya (Abyssale), fuit le Yémen du Sud et se réfugie à Sanaa, grande ville du Nord, auprès de l'Imam al-Hamadani dont elle devient l'amante, et épouse son fils l'imam Omar. C'est là que 'Amrān reconnaît dans Āmat al-Raḥmān (l'esclave du Miséricordieux), devenue une prédicatrice salafiste, son amour d'enfance. Fille de tous les excès et de toutes les contradictions, la fille de Souslov retrace l'histoire contemporaine du Yémen. Enlisé depuis 2014 dans une guerre civile interminable, envenimée par l'ingérence des puissances régionales – Iran et Arabie saoudite –, le Yémen ressemble aujourd'hui selon les mots de Sarori à «une prison funèbre à ciel ouvert » (Libération, 10 mars 2017). Le rêve du narrateur, celui « d'assister de ses propres yeux à l'aube du socialisme et au crépuscule du capitalisme», est balayé par un pessimisme désabusé lié au délitement du Yémen, ravagé par les guerres et le fanatisme reli-

Les deux facettes de Hāwiya (hawā/ passion et hāwiya/abîme) sont-elles indissociables?

Au départ, je

voulais intitu-

ler le roman

«*Hāwiya*»; la

traduction de

ce mot s'est ré-

vélée très dif-

ficile. En effet,

un des volets de

la passion c'est

cette descente

«Les structures profondes de la société sont restées tribales et paternalistes.»

> dans un abîme incontrôlable. Ici, ce fut la tombée dans l'extrémisme et l'obscurantisme religieux puisque la fille de Souslov va devenir prédicatrice salafiste. Ḥāwiya synthétise l'histoire du Yémen contemporain depuis les années 70 jusqu'à nos jours. Cette femme est passée du socialisme au salafisme; comme beaucoup d'autres, elle a troqué les banderoles révolutionnaires pour les slogans salafistes les plus réactionnaires. Au cours d'une manifestation, des femmes proclamaient haut et fort le droit des hommes à avoir plusieurs épouses. Certaines donc militent pour conserver leur condition d'esclaves.



Comment expliquer ce passage abrupt du socialisme à l'islamisme?

L'adoption du marxisme-léninisme au Yémen du Sud n'était pas l'aboutissement d'une expérience murie; il s'agissait de la répétition mécanique de slogans sur la dialectique, la lutte des classes et la célébration violente de la révolution maoïste sans que cela n'entraîne un changement radical dans la manière de voir le monde. Les structures profondes de la société sont restées tribales et paternalistes. Ce paradoxe est montré dès les premières pages du roman. La mélodie des processions religieuses des mosquées est reprise pour entamer l'hymne à la révolution. Lorsqu'ils ont perdu leurs repères socialistes après des guerres fratricides, les gens se sont rabattus vers la sauvagerie tribale, pluriséculaire. Le socialisme reste toutefois la meilleure période de l'histoire du Yémen en ce qui concerne l'émancipation de la femme et les acquis sociaux.

Que cache la passion de 'Amrān pour une prédicatrice islamiste?

Cette femme a d'abord réveillé en lui les souvenirs de leurs rencontres furtives pendant l'enfance à Aden. Lorsqu'il la rencontre beaucoup plus tard, à Sanaa, au début des années 2000, elle était devenue prédicatrice islamiste. Cette métamorphose, tellement inattendue, est entourée de mystère. Il avait besoin de comprendre ce qui l'a poussée à prendre ce chemin obscurantiste. Aussi, il avait essayé d'engager avec elle une guerre spirituelle, pour la battre sur le terrain des idées. Il croyait que ses idées progressistes, acquises en France, allaient la sauver. Un acte qui pourrait constituer une forme de revanche sur les agresseurs de sa femme Najat, tuée lors de l'attentat du métro Saint-Michel à Paris, le 25 juillet 1995. Malheureusement, il s'est heurté à des idées extrêmement difficiles à éradiquer parce qu'elles sont enracinées dans notre culture depuis l'âge de la décadence.

La Nahda n'a donc pas remédié à la décadence?

La Nahda n'a jamais engagé un

vrai débat comme celui qui a eu lieu, par exemple, au XVIIIe et au XIX^e siècles en France. Nous étions fascinés par l'Occident et avions empruntés artificiellement certains modèles sans remettre véritablement en question le rôle et la place de la religion. La religion est restée une ligne rouge, infranchissable, jamais bousculée.

Le printemps yéménite est-il un rêve perdu?

Le narrateur était solidaire des printemps arabes. Au Yémen, il a participé aux manifestations dès le commencement du soulèvement, le 11 février 2011. Très vite, il va assis-

ter à l'usurpation de la volonté du peuple par les religieux. Le slogan «Le peuple veut» (al-cha'b yourid) n'est pas, d'un point de vue religieux fondamentaliste, très orthodoxe. La «volonté» est essentiellement divine: Seul Dieu veut. Les militaires ont fait le reste; le président Saleh s'est allié aux salafistes pour étouffer les aspirations du peuple. Le narrateur, resté fidèle aux idées de Politzer

qui l'avait guidé pendant sa jeunesse (avant la métamorphose de son concept de la révolution grâce à sa femme Najat), voit l'utopie se transformer, à partir de 2014, en dystopie. L'espoir n'est pas mort pour autant, car la transformation déclenchée récemment est un processus long et complexe.

L'intérêt final porté à la philosophie chinoise est-il un reniement de la culture arabe?

C'est la troisième et dernière phase du roman qui correspond à une fin ouverte. Le narrateur recherche d'autres approches, s'interrogeant notamment sur le rôle de l'intelligence dans la transformation des sociétés, sur la nuisance absolue de la violence, et sur la manière de mettre un terme aux guerres avec des moyens novateurs.

Ce roman est-il autofictionnel?

Non, c'est une fiction dont le théâtre est le réel. Les débats autour de la religion et de la laïcité ressemblent, par exemple, aux discussions que j'ai eues sur Facebook avec des salafistes. En

Nahda n'a

engagé un vrai débat

comme

France.»

donnant l'impression qu'il s'agit d'éléments autobiographiques, j'ai cherché à attiser chez le lecteur une jamais tendance voyeuriste. N'ayant pas de vieille culture romanesque, le lecteur arabe sépare difficilement l'auteur et le narrateur. L'absence de séparacelui qui a eu lieu en tion entre la fiction et la réalité est accompagnée d'une incapacité parallèle à séparer la religion et le politique, l'histoire et

> le mythique. Notre malheur provient d'ailleurs, peut-être, de cette absence de séparation qui rend le religieux politique, et l'histoire mythique.

> > Propos recueillis par Katia GHOSN

LA FILLE DE SOUSLOV de Habib Abdulrab Sarori, traduit de l'arabe (Yémen) par Hana Jaber, Actes Sud. 2017, 192 p.

Romans

La mélancolie d'une génération

Architecte et urbaniste, Mazen Haïdar a publié il y a quelques mois chez Dar el-Adab un très beau roman intitulé Four Steps Down, ouvrage en langue arabe, malgré ce que son titre suggère et qui renvoie à l'enseigne d'une célèbre librairie de Hamra.

Pour combler cette soif d'une ville

qu'il n'a pas connue et qui est de-

venue un fantasme, Ragi se pas-

FOUR STEPS DOWN de Mazen Haïdar, éditions Dar el-Adab, 2017, 312 p.

our Steps Down est en rande partie le récit de 'enfance à Beyrouth d'un personnage nommé Ragi. Entièrement vécue durant la guerre, cette enfance est caractérisée par une série de déménagements imposés par le conflit et qui forcent les parents de Ragi à quitter tout d'abord leur maison du quartier de Sadd pour s'installer à Hamra, dans un appartement prêté par un ami contraint lui aussi de s'exiler. Avec la fin des combats, la famille est à nouveau obligée de laisser cette demeure pour une autre prêtée cette fois par un parent qui ne veut pas perdre son bail de locataire. C'est dans ces divers décors provisoires, hantés par des vies qui ne sont pas la sienne ni celle de sa famille, que Ragi grandit. Et c'est sans doute cela qui le pousse durant toute son enfance et

son adolescence à montrer une in-

sistante curiosité pour le passé, ce-

lui de ses parents et de ses grands-

parents dans lequel il reconnaît un

monde stable et heureux qu'il a

besoin de s'approprier, mais aus-

si celui du Beyrouth d'« avant » et

de son centre disparu aux regards

des hommes et devenu l'objet des

rêves nostalgiques de tous ceux

qui regrettent un pays à jamais

disparu.

Image © L'Orient-Le Jour

sionnera pour ce qui, dans les quartiers épargnés par la guerre, et notamment le sien, relève encore de la cité perdue. Le garçon ainsi se fabrique une vocation d'architecte en arpentant avec un de ses camarades rues et les artères du quartier de Hamra et de ses environs. Mais revenu des années plus tard de France où il a été faire des études d'architecture, il découvre que cette part de la ville, épargnée pendant le conflit, est elle aussi en train d'être emportée par la spéculation immobilière et l'action féroce des bulldozers de l'après-guerre. Livré à nouveau au même sentiment de perte et d'amputation, le personnage sombre dans une sorte de mélancolie ou de névrose qui l'abstrait dangereusement du présent et lui fait perdre le contact avec la réalité, ce qui le pousse à entamer une thérapie et une remontée dans son passé (ou une descente, si l'on s'en tient au titre emblématique du roman, mais ce n'est là qu'une ques-

Plus que tout autre, Four Steps Down est le roman d'une

de son profond malaise.

tion de mot) afin d'y mettre enfin

de l'ordre et comprendre la source

génération entière née durant la guerre ou juste avant et qui n'aura connu de ce pays d'« avant » que les récits embellis, hyperboliques ou trop abstraits, avant de voir sous ses yeux impuissants la destruction de ce qui en subsistait, emporté par la folle spéculation immobilière et la mauvaise gestion politique de l'après-guerre. La « névrose » de Ragi est comme l'expression romanesque de ce manque d'ancrage patrimonial, de ce sentiment de vivre sans référent réel ou esthétique, un peu comme l'enfant dans le roman, errant de maison en maison, sans appartenir à aucune. Mais de cette névrose, le personnage cherche à sortir, à réapprendre à vivre dans le présent en essayant d'ordonner et de donner sens au passé. Et c'est ainsi que tout le long du roman, dont la construction n'est jamais linéaire mais suit les méandres de l'interrogation hésitante de ce passé, se déploie la magnifique évocation d'une enfance, d'une vie de famille complexe dans le Beyrouth trouble de la guerre, et aussi la relation d'un quotidien et de ses mille détails. Tout cela se fait à travers le regard d'un garçon maladivement sensible, un peu proustien, toujours aux aguets, à l'affût des réactions de ses parents, sans arrêt soucieux de se concilier les autres et d'éviter les conflits, mais un enfant extraordinairement à l'écoute du monde, les yeux ouverts sur les choses les plus simples et les plus banales autour de lui et à quoi, par son écriture fine, attentive et ciselée, Mazen Haïdar donne une grandeur et une beauté: inoubliables.

CHARIF MAJDALANI: années sombres du franquisme et

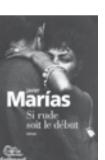
Javier Marias: l'art de la digression

SI RUDE SOIT LE DÉBUT de Javier Marías, traduit de l'espagnol par Marie-Odile Fortier-Masek, Gallimard, 2017, 578 p.

Javier Marias est essoufflant. Chez llui, les digressions sont systéma-

tiques, compulsives. Mais on aurait absolument tort d'affirmer qu'elles représentent une simple technique narrative à laquelle il a le plus souvent recours, tant elles sont indissociables de son style, de sa phrase; en effet, même ses incipits semblent des digressions par rapport à quelque chose d'antérieur qui, par la suite, aurait été

Toutefois – et c'est là tout le paradoxe -, cet écrivain espagnol (né en 1951 et souvent cité sur la liste des nobélisables) trame à l'aide de son style extrêmement alambiqué, aux phrases démesurément longues, des récits si captivants qu'ils s'apparentent parfois à des thrillers. C'est le cas de son dernier roman Si rude soit le début, qui se déroule à Madrid en 1980, cinq ans après la mort de Franco. Le joug d'une dictature quadragénaire et répressive enfin levé, la capitale espagnole vit une période d'effervescence, de fête perpétuelle: les bars et les discothèques sont constamment bondés, jeunes et vieux ne rentrant chez eux qu'aux premières lueurs de l'aube; tous veulent se rattraper, compenser les privations du passé, s'immerger dans les plaisirs, le pays connaissant alors une sorte de révolution sexuelle à retardement. C'est pourtant un monde encore hanté par la guerre civile et ses conséquences, les meurtres, délations, trahisons et bassesses commis durant les



que, en vertu d'un pacte tacite, on s'est résigné à oublier afin de ne pas ébranler la très fragile paix sociale.

Tel est le climat politique quand le narrateur Juan de Vere, jeune homme de 23 ans, trouve son premier emploi en tant que se-

célèbre réalisateur Eduardo Muriel. En des raison longues heures de travail, de Vere passe la majeure partie de ses journées, et parfois même ses nuits, dans l'appartement de ce patron qu'il admire. De surcroît, Muriel, sans vraiment s'en rendre compte, lui donne un accès privilégié à son intimité: il le prend comme confident et lui fait connaître son cercle d'amis ainsi que sa femme, la belle et mélancolique Beatriz.

crétaire privé du

Rapidement, le narrateur est intrigué par la relation de ce couple: Muriel, homme très honnête, courtois et charmant, déteste Beatriz envers laquelle il se montre d'une cruauté inouïe. Il ne cesse de la dénigrer et de l'insulter (en privé), et il l'a pour toujours bannie de son lit. Tard certaines nuits, Juan observe à la dérobée cette pauvre femme déambuler dans le couloir de la maison tel un fantôme puis, s'armant de tout son courage, frapper à la porte de son mari pour quémander ne serait-ce qu'une étreinte, une câlinerie, un lambeau de tendresse, et sans rien obtenir que des moqueries féroces. Le jeune homme soupçonne alors Beatriz d'avoir peut-être commis quelque chose d'horrible que son mari ne lui a jamais pardonné; il commence donc à l'espionner, à la suivre partout, espérant déterrer cet hypothétique secret.

Or Muriel lui-même le charge entre-temps d'espionner le docteur Van Vechten, célèbre pédiatre et grand ami de la famille, afin de vérifier l'exactitude de certaines rumeurs selon lesquelles ce personnage se serait comporté d'une manière abjecte avec une ou plusieurs femmes durant la période franquiste.

> double, un espion pour son propre compte et pour celui de son patron. mène deux quêtes parallèles jusqu'au bout, tenant en haleine son lecteur qui ne sera guère déçu par les révélations

> > finales. Beaucoup de

C'est ainsi que Juan devient

une sorte d'agent

patience est pourtant nécessaire pour arriver à ces coups de théâtre tonitruants, car la manie digressive de Marias et de son narrateur étire le temps, l'immobilise, surtout aux moments les plus cruciaux, où l'on brûle de connaître la suite de l'histoire. Mais celui qui sait attendre et s'abandonner aux phrases monstrueuses, hypnotiques et ensorcelantes de cet auteur, découvrira peut-être que les longues incises, les divagations interminables qui probablement forment les trois quarts de l'ouvrage et où il est question de tout - de la vie, de la mort, de la vieillesse, de la jeunesse, de la mémoire, du deuil, de l'histoire de l'Espagne, du cinéma, de la littérature, etc. -, sont l'âme de ce roman et ce qui, davantage que l'intrigue bien ficelée, lui donne toute sa force.

TAREK ABI SAMRA